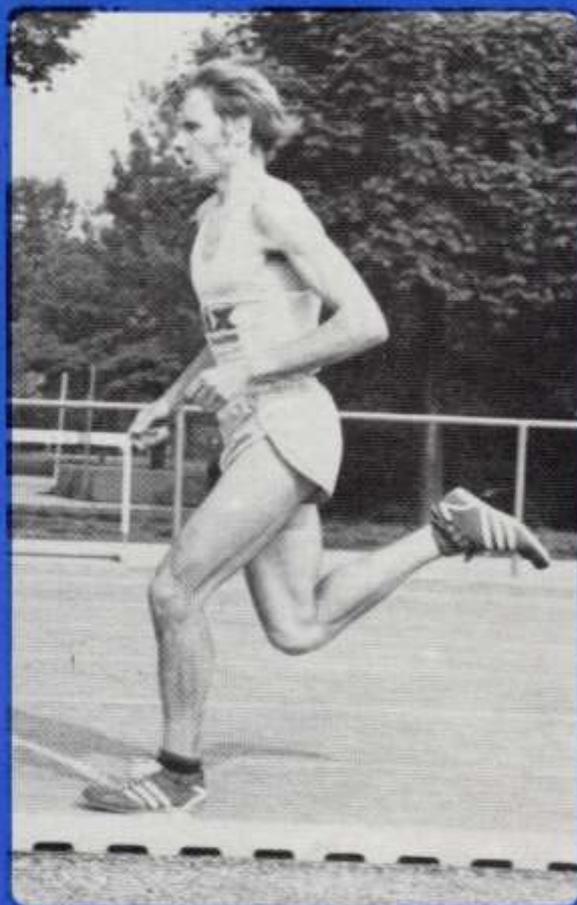


LE SPORT ET LA FOI

OU
la Pastorale des Champions



RENÉ PICHON

– 2^{ème} PARTIE –

LA COURSE DES CHAMPIONS
INTERNATIONAUX

Le berger arrive	Chapitre III
Le berger entraîne au mouvement	Chapitre IV
Le berger appelle de sa voix	Chapitre V
Le berger travaille sans relâche	Chapitre VI
Le berger donne la foi	Chapitre VII
Le berger exulte et rayonne de joie	Chapitre VIII

« LA VIE EST UNE COURSE »

CHAPITRE III

Pierre LIARDET
« Le berger du Ventoux » – La liberté qui s'envole.

I – Le souffle de la liberté.

Adolescent, déjà Pierre était au lycée comme un oiseau dans sa cage. Un jour il a ouvert la porte !

Le baccalauréat qu'il acquit ne fut pas pour lui comme pour tous les autres. Mais qu'est ce qui peut bien ressembler au « berger du Ventoux » ?

Ce fut pour lui la porte qu'il a ouverte et qui ne s'est jamais refermée. A cet âge d'habitude la jeunesse entre au temple des idées qu'on cultive à l'ombre de quatre murs. Pierre, lui, a ouvert la porte de la liberté ! Toute sa vie lycéenne à regarder l'infini du Ventoux par la fenêtre d'une classe, non, ça ne pouvait pas durer : il a ouvert la cage et s'est mis à voler ! Ses jambes jusque là calées sous une table de classe furent soudain des ailes : un grand champion était né, celui de la liberté.

Ce n'était pas la liberté facile des rêveurs qui fuient la vie avec leurs phantasmes, ce n'était pas la drogue douce ou dure de ceux qui descendent aux enfers du laisser-aller, ni la niaiserie béate des enfants d'un dieu pour qui il suffit de faire semblant, ni la pente douce et moelleuse des loisirs creux qui descendent toujours plus bas pour faire monter les prix...

La liberté de Pierre n'a jamais été cette licence des médiocres. Elle fut celle de ses ancêtres séculaires, celle de la nature avec qui on fait corps, celle du paysan qui « laboure la misère » d'une Provence aride, celle du Ventoux qui touche l'infini tout en gardant ses pieds enracinés dans les profondeurs de la terre. Elle fut celle du laboureur qui creuse son sillon, celle de la peine, du travail difficile, de l'effort prolongé, et celle enfin du soir qui sourit en apaisant la conscience.

Mais cette liberté de toujours prit donc un jour ses jambes à son cou : ce fut une révélation. Vocation ? Prédestination ? Pierre en tout cas était doué de ces dons réservés à ceux qu'on dit « sauvages » : l'élan vital des siècles était

resté intact chez ce fils de la nature. Il partit donc, il vit, et il gagna ; victoire après victoire, il gravit tous les échelons qui mènent aux sommets de la gloire : il fut champion de France et international. Mais là-haut, sur le podium, l'air ne fouette pas le même sang qu'au Ventoux !...

Je viens de revoir l'oiseau sauvage trois ans après son ascension et ses succès : il vient de faire son nid et c'est un oiseau blessé. La méchanceté et l'incompréhension des hommes voulaient lui couper les ailes : il a préféré les garder en retournant chez lui.

«Dis, Pierre, tu te souviens quand tu m'as dit : Je cours parce que j'ai un message à transmettre ?»

Tel était bien le message de Pierre, celui de la liberté portée au bout du corps comme la colombe porte le brin d'olivier au bout du bec et à tire d'ailes.

Le message hélas était trop amer pour une société habituée à lécher le miel frelaté, les hommes l'ont goûté et puis ils l'ont vomi.

«Je conteste maintenant en ne disant plus rien, la société ne le mérite pas !»

Pierre ne voulait pas être un champion de France comme les autres, il voulait se faire un nom, mais un nom qui soit tout un programme. Il voulait se donner le nom qui reflète sa vie, un nom qui soit un symbole, il voulait qu'on le reconnaisse et le chante comme le «berger du Ventoux». Quand il a commencé à ouvrir le mystère de sa montagne, la France s'est moquée : elle voulait une médaille olympique et non une philosophie.

Elle voulait des titres et non un corps labouré, ni un cœur bouillonnant, ni un souffle d'air pur, ni un don de vie nouvelle.

Pierre ne s'est pas aigri pour autant, il a dit : tant pis ! Dans son nid posé dans les lacets du Ventoux, deux petites filles lui rappellent déjà les premiers cris d'un oiseau qui s'est envolé. Alors il espère toujours.

Quand je l'ai rencontré pour la dernière fois il m'a dit : «Vas-y, René ! Parle : tu as plus de facilité que moi. Dis qu'il faut renverser la société comme on renverse la terre : en la tournant au soleil. Dis qu'il faut puiser dans son corps comme on puise au puits, Dis qu'il faut monter là-haut sur la montagne où s'élève le troupeau».

Qui comprendra le message de la nature et de la liberté ?

II – Nature et liberté.

Il est temps de réconcilier la nature avec la liberté. Depuis Platon et Aristote tous les philosophes se partagent en deux camps opposés : les uns déclarent que la nature, l'essence précède l'existence, la liberté, et les autres démontrent le contraire. Les premiers disent que chacun naît homme avant de vouloir quoi que ce soit, il doit donc suivre ce que la nature a fait de lui. Les seconds réagissent violemment en disant que la grandeur de l'homme, que sa vérité commence quand il se prend en mains pour se faire à sa guise et selon sa liberté qu'il invente.

Les champions comme Pierre Liardet mettent tout le monde d'accord : un enfant naît avec des dons «naturels», le berger du Ventoux en est l'exemple type. Mais pour cultiver ces dons, il faut se forcer, il faut travailler, il faut «en vouloir» : la liberté du champion jaillit de sa volonté qui cultive la nature : il ne se contente pas de la laisser en friches mais en même temps il ne peut faire grandir que ce qu'il a reçu en germe. L'homme est donc nature et liberté :

le choc des deux fait naître quelqu'un qui peut grandir jusqu'à se faire un nom. Il faut les deux mais il faut aussi un choc, celui de l'effort, celui de «l'adversité». Telle est bien la philosophie que les sportifs m'ont apprise. En permettant un affrontement entre ce qui s'oppose apparemment, la loi de l'adversité réconcilie tous les contraires. Nous avons déjà vu tout à l'heure dans la phrase de Thierry Maulnier que le visage de l'adversaire, c'était le nôtre parce que dans l'affrontement les deux progressaient. Dans l'adversité vécue et voulue entre la liberté et la nature humaines, le champion fait grandir les deux et les harmonise en lui : la nature cultivée est de moins en moins animale et de plus en plus humaine, et la liberté qui informe la nature est de moins en moins sauvage, de moins en moins licence ou évasion.

Mais cette loi de l'adversité fait aussi une autre unité : celle de la nature extérieure et celle de la nature individuelle intérieure. Pour les champions, en effet, la nature, «l'environnement», n'est pas un cadre dont notre liberté humaine serait le tableau. Cet aspect extérieur s'intègre à notre personnalité quand nous nous donnons à fond dans l'effort physique : la montagne, l'air, les côtes, les pentes, le vert des prairies, la couleur des fleurs, la sécheresse des bois, tout pénètre en nous et devient «sensation» d'une nouvelle liberté. La nature extérieure est comme une semence tombant dans le champ labouré de notre nature intérieure : la moisson récoltée, l'unité récoltée, c'est notre corps. La liberté du champion, c'est celle de son corps, c'est celle d'une harmonie entre l'extérieur et l'intérieur. L'adversité des deux contraires fait jaillir une libération physique qui réconcilie tout dans le dépassement.

Pierre Liardet nous apprend que sa nature d'oiseau sauvage s'est cultivée dans l'effort sportif au point de devenir la liberté d'un homme qui s'en est fait un nom. Il nous apprend aussi que sa montagne, son troupeau, sa terre ne sont pas extérieurs à lui mais «font corps» avec lui dans ce personnage du «berger du Ventoux». Enfin cet oiseau blessé qui rompt avec la société nous révèle que la liberté vraie exige une rupture d'avec une mère qui devient une marâtre indigne. C'est une nouvelle adversité, celle de l'individu et de la société.

Beaucoup d'hommes aujourd'hui et surtout d'adolescents se laissent transporter par l'environnement social comme le caméléon se transforme au gré des couleurs de la nature. C'est la vie facile et passive des «moutons» au mauvais sens du terme ; c'est le «métro-boulot-dodo» de la masse qui rumine sans que ce soit toujours de sa faute ; c'est le «qu'en pense la majorité des autres ?» de tous ceux qui ont peur de s'affirmer ; c'est le ronronnement bêlant de l'information qui endort toutes les énergies ; c'est la démission générale de tous ceux qui préfèrent qu'on pense pour eux pourvu qu'on leur donne «du pain et des jeux». Le berger du Ventoux n'a pas voulu de cette compromission : c'est un homme libre, parce que capable d'affronter la société plutôt que de s'y mouler au risque de se perdre. Etre un champion de la liberté, c'est toujours affronter la société au nom de la volonté individuelle, c'est vivre l'adversité sociale.

En mourant Sartre nous a laissé son fameux message : «Faire et en faisant se faire et n'être rien d'autre que ce que l'on se fait ». Nous avons depuis toujours une nature intérieure ; nous sommes toujours marqués par la nature extérieure ; nous sommes souvent moulés par la nature de la société ; nous ne pouvons donc pas nous «faire» complètement. Mais notre grandeur d'homme est d'affronter tout cela pour faire grandir notre liberté qui se reconnaît dans leur visage transformé. Pas d'identification, pas de séparation illusoire, mais

un corps à corps qui tend à faire surgir une harmonie plus riche. L'homme qui veut vivre la liberté des champions doit avoir la volonté et le courage pour vivre cette adversité dont tout le monde, et même l'environnement physique, profitera.

III – Méditation.

Le paysan*

J'ai rencontré un paysan, il ne comprenait pas mes manières.
 La flamme qui brillait dans ses yeux me rendait fou.
 J'aurais aimé voir son calme et baisser les poings, mais j'avais peur,
 Car j'ai compris que pour voir par les yeux de cet homme,
 Il me fallait redevenir un enfant.
 Pouvais-je payer le prix d'un tel sacrifice ?
 Il restait là, à sourire, imaginant tranquillement, comment je gagnais mon argent, comment je vivais.
 Je lui parlais des merveilles, des hauts et des bas, et de tous ces petits riens qui font que l'on survit.
 Lui, me parlait de la vie, de la naissance et de la mort,
 Du vent si violent qu'il vous coupe le souffle,
 Et aussi des saisons qui sont autant de raisons de vivre.
 Tout au fond de lui, j'ai vu la peine et la douleur,
 Mais plus encore j'y ai vu l'amour de la vie,
 Et le besoin de donner tout pour créer l'harmonie.

La nature est une course.

« Tout comme les champs et les arbres, l'homme a ses saisons.
 C'est le rythme de la vie,
 Mais il ne passe pas obligatoirement de l'une à l'autre,
 Du jaillissement ébouriffé du printemps aux brûlures de l'été,
 Des derniers flamboiements de l'automne aux ternissements de l'hiver...
 Il arrive que le rythme s'accélère et tourne au carrefour fou.
 Les saisons se mélangent : il n'y a plus de saison.
 C'est un embrouillamini de sensations et de couleurs,
 C'est le toboggan des saisons,
 Et on ne sait plus très bien où est le commencement et la fin de quoi.
 C'est la cadence de la vie... »

« L'homme libre »

Jeunes et vieux, tous encombrés de leurs richesses, les pieds plantés dans un sol qui les attache et les rive par terre, ils sont là, incapables d'entendre le bruit du vent qui veut les entraîner là-haut sur la montagne.

Leur richesse, leur argent, leurs titres, leurs médailles, leur clinquant pèsent sur leurs épaules et ils baissent le dos sous ce fardeau d'esclaves.

* Charles Singer «Prier»

Leur respiration est lente, leur cœur est froid, ils n'ont plus l'envie de lutter ni de partir ni de tenter l'aventure : la compromission a tué en eux le désir de la vérité, leur vie n'est plus leur vie, leur terre n'est plus leur terre, leur corps est un tombeau mais ils s'en moquent : englués dans la facilité, emprisonnés dans la facilité, ils sombrent dans la masse qui n'est même pas troupeau.

Un troupeau marche, avance, il s'en va où le guide son berger. Eux sont là comme millions de prisons, figés, morts peut-être.

Pourtant, soudain là-haut, un battement d'ailes, un cri d'oiseau : certains déjà lèvent la tête, l'air les fouette, ils respirent de nouveau, ils regardent en tout cas ; mais où étions-nous, le ciel existe, pourquoi l'avons nous fui ?

Et puis dans le silence qui suit, des pas ! Légers, plus forts, plus précipités ! Un souffle même commence à s'entendre, un battement de cœur annonce un messager ! Qui vient à eux ?

Personne ne voit le visage de l'homme qui descend, passe, et s'en va. Mais son souffle est si fort qu'il les emporte avec lui. Et voilà des milliers, des millions qui emboîtent son pas. Que se passe-t-il donc ? Pourquoi tout ce mouvement ? Personne ne « pense », personne n'explique, mais tout le monde exulte et se met à crier : « Liberté ! liberté ! ». C'est la course de la vie qui vient de commencer.

CHAPITRE IV

Robert BOGEY

Le mouvement du berger – L'entraîneur des chemins de la vie.

I – Le rictus de la souffrance et de la fête.

Tout était déjà dans ce rictus célèbre qui fit frémir le monde entier quand il regardait encore les champions qu'il faisait.

Quand Robert Bogey courait sur les pistes d'Europe et d'ailleurs, à Moscou «où la Russie pleura dans ses chaumières», à Rome où les jeux étaient encore olympiques, à Sao Paulo où la corrida le hissa au niveau des plus grands coureurs mondiaux, quand il fonçait ainsi la tête haute et la vie dans les jambes, Robert souffrait et exultait à la fois ; il était au calvaire et il faisait la fête ; son visage grimaçait et il souriait pourtant ; et personne ne savait si ce rictus était un masque de douleur ou le sourire des dieux.

Ce rictus célèbre était une philosophie inscrite dans le corps d'un champion et Robert nous l'a cent fois expliquée en deux phrases illustres :

«Le mouvement est la fête de l'homme. Mais marche vers la souffrance».

Un rictus, une parole, et voilà notre champion d'hier devenu l'entraîneur d'aujourd'hui.

Pour nous entraîner, en effet, Robert ne nous donne pas des conseils appris dans les livres, il nous donne son expérience. Et cette expérience n'est pas une information technique, c'est un art de vivre, de se dépasser, c'est une philosophie. Pour qu'un jeune s'accroche à ce sport si dur et si ingrat qu'est l'athlétisme, il faut être stimulé, encouragé, motivé par des hommes qui apprennent à vivre plutôt qu'à calculer des temps et des performances. Bogey en est un exemple vivant.

J'ai beaucoup réfléchi à la philosophie du mouvement et de la souffrance.

Le mouvement est une fête, une grande fête : c'est la joie d'une vie qui s'élève et se rythme ; c'est le plaisir d'un corps qui anime une matière inerte et la pétrit de bonheur ; c'est la libération d'un homme qui s'élève en entraînant la nature vers les cieux ; c'est surtout le jaillissement d'une nouvelle harmonie. En effet, le mouvement unit ce que les penseurs divisent, ce que la science décortique, ce que la biologie fait mourir, ce que les philosophes opposent. Par l'élan qui l'entraîne, le champion unit la matière et l'esprit en un corps

qui se transcende ; il unit raisonnement et intuition en « sensation » d'absolu ; il unit la pesanteur et la grâce en une fête de l'homme vivant. Le sport est donc cette liturgie profane qui rend sacré chaque pas des humains puisque ciel et terre se rencontrent en une alliance nouvelle. Le mouvement est bien l'espérance d'une humanité nouvelle qui enfante son avenir.

Mais cet enfantement se fait dans la douleur : « Marche vers la souffrance ! » Que de fois Robert nous a répété cette maxime de saint François d'Assise : c'était la devise des saints, des ascètes, des mystiques ; c'était le refrain de Cerutti, l'entraîneur du grand Elliott aux médailles olympiques ; c'est celle de tous ceux qui n'écoutent pas leurs désirs faciles pour tenter l'aventure de l'impossible effort ; c'est celle de tous ceux qui ne regardent pas le prix du sacrifice. Bien sûr aujourd'hui tout le monde crie au masochisme quand les champions parlent de leur philosophie ; pourtant aucune réussite, aucun dépassement, aucun dépassement ne jaillit sans passer par la montée au calvaire. Que de sportifs déclarent à l'arrivée : « j'étais à l'agonie, j'étais mort exténué, j'étais déjà sous terre, crucifié au sol ».

Telle est la loi de la compétition : seul, on s'arrête quand on commence à avoir mal. En compétition, la présence des autres oblige tout le monde à se défoncer jusqu'à la limite des forces humaines.

Humainement il n'y a pas d'explication ; philosophiquement on justifie le refus de la souffrance en disant que c'est mal ; jusqu'à présent dans l'histoire humaine, seuls les ascètes ont osé dire qu'elle pouvait conduire au ciel. Quand bien même notre époque nous critique, nous montre du doigt et crie au scandale ou au masochisme, l'expérience sportive nous montre que la souffrance voulue est une élévation vers l'infini. Les faits sont là, qui a raison ?

La loi de l'adversité vécue dans la compétition nous apprend une nouvelle harmonie : le plaisir et la douleur ne sont pas le bien et le mal, mais deux temps, deux pôles d'un même dépassement. En effet plus nous souffrons plus nous rendons notre corps sensible au plaisir, plus ce plaisir devient joie de tout l'être et communion mystique avec la nature, avec les adversaires, et pour le croyant avec Dieu. Je dirais pour résumer : la douleur, la souffrance c'est le temps fort, tendu, du mouvement vers le haut et le dépassement, et le plaisir, la fête, c'est le temps doux, détendu, du mouvement qui redescend sur terre et se recueille dans le repos. Refuser l'un au détriment de l'autre, séparer les deux, cultiver exclusivement l'un, c'est rabaisser l'homme à la matière inerte c'est refuser d'en faire un corps animé par l'élan vital qui le caractérise pourtant.

Le mouvement est donc ce balancement entre la nature et la liberté de l'homme ; la souffrance est le moment de leur adversité qui fait mal, la fête est le temps vécu de leur harmonie enrichie qui fait de nous des hommes heureux.

II — Méditation.

Appel mystique à notre temps.

Hommes d'aujourd'hui, qu'avez-vous fait de votre courage ? Avachis dans les plaisirs sans joie, pourquoi ne relevez-vous même plus la tête ? Ne cherchez pas d'excuses : vous vous êtes laissés aller et maintenant la souffrance vous fait peur. N'écoutez plus vos prophètes qui chantent : « Tout va pour le mieux, enfin nous sommes libérés de la douleur morbide, du masochisme vicieux, de la folie ascétique ».

Non, réagissez, repartez au calvaire si vous voulez embrasser la joie de Pâques !

Et moi, je regarde dans nos églises : on y parle du bonheur d'être « humain » sans effort, d'être « libre » sans travail, d'être « plaisir » sans se faire mal ; on y parle d'amitié, de tendresse, de douceur, de suavité ; on enseigne la foi en apprenant le jeu ; on chante la fête en mangeant en quantité tout ce qu'il y a de meilleur ; on noie les exigences au nom de l'humanité de Dieu ; on dit à tous : « Dieu vous aime, Dieu est bon, Dieu est gentil, ne vous tracassez pas ! ». On bénit, on bénit, on excuse, on comprend, on évite les heurts, on écoute les désirs, les plaisirs, les besoins ! Tout s'écroule et personne ne dit rien : où est la transcendance ?

Je préfère retourner aux chemins des champions : il ne parlent pas de Dieu, ni du Christ mais d'une fête au sommet de la Croix. Même leurs mots le crient. Qui donc a la vérité ? Du quel côté se trouve la voie, la vérité, la vie ? La compétition est une nouvelle ascèse et une nouvelle mystique : les saints sont enlevés de nos calendriers ; beaucoup ont applaudi, les champions eux ont emprunté leurs chemins. Qui osera les suivre ? Qui osera chanter la fête qui passe par la souffrance mais entraîne à l'infini ?

La course folle du bonheur.

Tu es comme un idéal après lequel court depuis tous les temps notre humanité, en mal d'une espérance, à la recherche de son propre devenir.

Tu es cet idéal vers lequel chacun s'élève et qui nous dépasse tous.

Tu es cet espoir qui nous fait toujours marcher, qui nous fait croire que l'effort n'est jamais vain, que la douleur n'a qu'un temps, et qu'elle n'est qu'un recul pour mieux sauter après.

Tu es cet espoir qui nous dit la grandeur de la chute, la noblesse du courage, la valeur de l'échec, la peine de marcher, la victoire sur le mal.

Tu es cet inconnu, cette aventure, ce chemin qui n'en finit pas de se renouveler, où chaque tournant nous est comme une nouveauté.

Tu es ce qui germe en nous, ce qui nous pousse à n'être qu'un parmi des milliers, à être l'épi parmi la multitude des champs de blé.

Tu es le vent qui souffle, la poussière qui s'élève, les pas qui s'emboîtent, le rythme qui augmente, le cœur qui bat, la foule qui grossit, le monde qui renaît, la vie qui explose : tu es tout et plus encore, car à peine cueilli de l'arbre de la mort, tu refloris déjà sur l'arbre d'une autre vie.

Tu es « le bonheur » et la fête ne finira jamais.

III – Le mouvement du corps et l'évolution du monde.

Si notre corps ne fait qu'un avec la nature, avec les autres, avec le ciel, si nous vivons dans le mouvement la fête de cette harmonie, nous pouvons croire alors que le sport réconcilie aussi l'homme avec l'histoire de l'évolution universelle. Teilhard de Chardin a bien décrit cette lente montée de la matière vers la vie, de la vie vers la conscience, de la conscience vers l'amour, de l'amour vers l'intercommunication des hommes. Mais Teilhard pense qu'actuellement l'évolution biologique est terminée et qu'elle se mue en évolution

spirituelle. Je pense personnellement que si l'esprit de l'homme a supposé certaines conditions matérielles pour apparaître, il faut actuellement améliorer ces conditions pour améliorer aussi la qualité spirituelle des hommes dans leur conscience et leur volonté. Le corps humain n'est pas une enveloppe qui contient une âme, c'est la manière visible d'être présent au monde, c'est l'endroit d'une réalité intérieure et spirituelle. Dès lors l'évolution spirituelle doit se faire en même temps que l'évolution physique. La grande histoire de l'évolution biologique se prolonge donc dans le mouvement physique et spirituel de la fête à travers la souffrance. Bergson, que Teilhard a repris en y ajoutant sa culture scientifique parlait, lui, de «l'élan vital» qui anime l'histoire : il voyait émerger cet élan chez les héros et les saints, je pense qu'il est raisonnable de dire qu'il émerge aujourd'hui chez les champions. Le nier, c'est faire preuve d'une grande ignorance de leur philosophie qui touche à la mystique. Bien sûr officiellement les journaux n'en parlent pas : mais pourraient-ils le faire dans une époque où la médiocrité applaudit seulement les jeux et le cirque ?

Je prétends personnellement que la matière et l'esprit sont deux adversaires qui se font mal dans la souffrance et s'harmonisent dans le bonheur ; et que l'évolution vers un plus grand bonheur suppose une plus grande adversité entre la matière et l'esprit. La réconciliation des deux, l'harmonie retrouvée, c'est cela l'évolution. Elle est donc celle du corps transcendé grâce au sport et surtout à la compétition qui élèvent plus haut. Toute la vie spirituelle et matérielle de l'univers peut s'exprimer ou apparaître dans le corps d'un homme qui souffre, meurt, revit, ressuscite. Quand un champion est applaudi, il dit en quelque sorte à ses admirateurs «c'est moi, c'est mon corps». Quand le prêtre célèbre Jésus-Christ, mort et ressuscité, il dit aussi «c'est mon corps». Toute l'évolution biologique, humaine, spirituelle, religieuse s'exprime dans le corps vivant de l'homme qui dépasse le sacrifice.

Tous les champions se reconnaîtraient dans la grande vision de Teilhard de Chardin :

«Voici qu'au sein du tourbillon une lumière grandissait, qui avait la douceur et la mobilité d'un regard. Une chaleur se répandait qui n'était plus le dur rayonnement d'un foyer mais la riche émanation d'une chair.

L'immensité aveugle et sauvage se faisait expressive, personnelle. Un être se dessinait partout, attirant comme une âme, palpable comme un corps, vaste comme le ciel... L'homme tomba à genoux dans le char de feu qui l'emportait : il avait flairé l'ennemi et la proie héréditaire. Il enracina ses pieds dans le sol et commença à lutter, pour sentir qu'il était fort. Et plus il luttait, plus il sentait un surcroît de force sortir de lui pour équilibrer la tempête. Comme la mer, certaines nuits, s'illumine autour du nageur, ainsi la puissance obscure qui combattait l'homme s'irradiait de mille feux autour de son effort.

Par un éveil mutuel de leurs puissances opposées, lui, il exaltait sa force pour le maîtriser, et elle, elle révélait ses trésors pour les lui livrer.

«Trempe-toi dans la matière, fils de la terre, baigne-toi dans ses nappes ardentes, car elle est la source et la jeunesse de ta vie...

Ne dis donc jamais, comme certains : «La matière est usée, la matière est morte, la matière est condamnée, la matière est mauvaise».

Quelqu'un est venu qui a dit : «La vie sortira de la souffrance et de la mort... Ceci est mon corps»*

**Hymne à l'univers*

IV – Le mouvement de la foi et l'entraînement du troupeau.

La foi, qu'elle soit sportive, humaine ou religieuse, ne doit pas être une dée qu'on conserve, une tranquillité béate, une attitude statique : ce serait un foi morte.

Pour vivre, la foi doit être un dynamisme, un mouvement, c'est à dire un balancement entre le haut et le bas. Telle la balle qui rebondit sur le sol pour aller plus haut le croyant frappe contre le mal pour s'élever et progresser dans le bien. Telle la pierre lancée à toute vitesse qui ricoche contre les eaux de la mer pour aller loin là-bas à l'horizon, tout croyant doit buter contre une adversité pour progresser dans son corps, sa vie, sa relation à Dieu. Grâce à l'opposition vivante des contraires et à l'harmonie qui s'enrichit dans cet affrontement, l'homme «croit», c'est à dire qu'il est entraîné, emmené dans un mouvement où il «ressent» une plénitude toujours plus grande. La tension entre les contraires est la loi du dynamisme de la foi : s'il n'y avait pas cette «compétition» entre des moments opposés, l'homme s'endormirait et mourrait.

La foi n'est donc jamais ceci ou cela, ici ou là, elle est entre les deux, balancement entre le oui et le non, la certitude et le doute, la vie et la mort, le départ et l'arrivée.

La foi n'est pas intérieure ou extérieure : elle est tiraillement entre les lieux, on la cultive et elle nous pénètre jusqu'à la moelle, on la donne et on la reçoit, on la draine jusqu'aux autres et elle nous irrigue jusqu'au plus profond de nous.

La foi n'est pas immanente ou transcendante : elle est alliance vivante entre l'homme et l'infini, elle est travail et elle est don, conquête et gratuité ; elle est immergée dans la nuit des temps et elle émerge au soleil de l'avenir ; nous la possédons et elle nous possède, nous la gagnons et elle vient d'ailleurs.

La foi est toujours au-delà, raison d'aller plus loin, motivation pour aller plus vite, fascination pour aller plus haut, aspiration des adversaires qui nous entraînent pour vivre toujours mieux. La foi c'est donc une marche mais elle oppose des entraîneurs, des hommes, des choses, des contraires, qui nous ont aller de l'avant.

Les dieux de l'Olympe rejoignent ici le dieu de l'univers, la foi suppose toujours un pasteur qui entraîne au-delà de l'acquis et refuse le repos d'un bonheur statique.

Je parcours donc l'Évangile et j'y trouve cette pastorale de la marche et du mouvement :

«Viens, suis-moi ! Marche sur les eaux du mal et l'abîme de la mort, n'aie pas peur, jette-toi dans la bataille, ne doute pas, fais-moi confiance ! Ne regarde pas derrière où les morts enterrent les morts mais regarde devant. Passe sur l'autre rive. Monte sur la montagne : si tu t'y sens trop bien en épos, rejoins ceux qui ont peur de monter, va à eux, entraîne-les sur le chemin de la mort et de la vie nouvelle. Ne reste pas là à regarder le ciel tant que le monde n'est pas un monde nouveau. Sème ton blé, taille ta vigne, retourne la terre ingrate, arrache les épines, récolte la moisson, chante la fête, et repars au sillon. Ne dis «c'est mon corps» que dans le sacrifice qui te fait passer d'une vie médiocre à une vie meilleure. Célèbre la fête mais après avoir surgi de ton tombeau où la pierre de ton mal t'enferme sans énergie. Menais donc et fais naître les autres ; relève, fortifie, entraîne les autres et ses frères, fais-les paître de nouveaux pâturages de vie, sois leur pasteur qui les

emmène. Va, pars, partez tous jusqu'aux extrémités de la terre pour que la nouvelle se répande et pour que tous les hommes plongent dans les eaux d'une vie sans fin et sans limite. Allez, recevez le souffle, le dynamisme, le mouvement, la force contre les adversaires, laissez-vous emporter par ce rythme de vie qui ne s'arrête pas».

Ainsi la foi culmine dans la «mission», c'est à dire l'envoi vers les autres à affronter : c'est une conquête à faire, une victoire à gagner, une compétition dont il faut oser l'aventure pour arriver à un mouvement universel.

CHAPITRE V

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

Johannès PALLIERE
La voix du Maître – Le tonnerre de l'histoire.

I – Le combat des résistants.

Quand Johannès Pallière arrive sur un stade, la foule a beau hurler, le maître fait encore entendre sa voix : il est vrai qu'il s'est toujours élevé au-dessus de la masse.

On dit souvent de lui qu'il ne sait pas parler mais qu'il fait trembler comme un coup de canon. Sa voix tonitruante n'est pas chez lui non plus un hasard de la nature : c'est sa manière de vivre, c'est sa philosophie, c'est son histoire.

En effet, lancé très jeune sur les chemins de la compétition sportive, il fut l'un des pionniers qui défrichèrent la région aixoise et la Savoie pour faire de notre ville une des capitales de l'athlétisme français. Mais ce combat des terrains où l'on apprend à relever la tête et à être des hommes debout l'a conduit tout naturellement à se dresser ferme contre l'Allemagne nazie.

Engagé à fond dans la résistance, il dut comme bien d'autres payer le prix de son courage : il revint « pire qu'un cadavre » de la déportation.

Depuis sa philosophie n'a fait que progresser dans cette même ligne : celle de l'affrontement qui ne mesure pas sa peine et prend tous les risques. Cette voix du maître nous a tous réveillés, et fait sursauter bien souvent : c'est celle de l'exigence radicale ; c'est celle qui réveillerait même les morts ; c'est celle de l'histoire des hommes qui vont de l'avant en piétinant les bassesses humaines ou les spéculations fumeuses qui sont autant d'excuses à ne pas aller au combat.

C'est pour cette raison que « Monsieur Pallière » n'aime pas la philosophie en chambre : « Des idées, des idées, on brasse du vent, voilà ce qu'on fait quand on philosophe. Je veux moi des faits, des faits, de l'histoire concrète ».

Il m'arrive alors de lui citer Blondel, qui situe la question de l'homme dans l'action et non dans la pensée, dans l'engagement vivant et non dans

la réflexion, dans la volonté qui se dresse et affronte une vie décevante, dans l'être profond qui grandit quand on ose «renier», affronter les contraires et les oppositions : «Il y a au fond de la volonté humaine une ébauche d'être : l'homme ne peut gagner son être qu'en le reniant, en résistant, en souffrant, en combattant... Pour s'atteindre et se sauver il faut qu'il se dépasse. Il faut vouloir tout ce que nous voulons, la vie a un prix divin»*.

La philosophie de Blondel est donc bien l'élaboration de celle, plus spontanée, moins réfléchie, de tous les résistants, combattants ou champions de quelque cause que ce soit. C'est une philosophie pratique, celle de la volonté en déploiement. Or, la volonté ne trouve son dynamisme qu'en butant sur des faits qui la déçoivent et l'obligent à repartir ; la volonté ne vit et grandit que si des oppositions, une adversité, l'obligent à se mettre en mouvement. Voilà pourquoi notre époque est gravement malade : tous baignés dans la facilité et le confort, nous n'avons plus de résistance ni de contrainte ; nous obtenons tout ce qui nous plaît, alors nous nous laissons aller. Il ne faut certes pas être contre le progrès mais comme il tue la volonté, il faut la cultiver ailleurs et systématiquement : le sport me semble être cette école qui formera des hommes et peut-être une civilisation plus dignes que les nôtres actuellement. Le progrès ne sera une libération que s'il donne du temps et des moyens pour progresser dans le développement de la volonté humaine : sinon ce sera la déchéance générale, certains l'annoncent déjà.

II – La morale de l'affrontement et de la compétition.

Plus qu'une philosophie spéculative, la résistance historique ou sportive est une philosophie morale, une manière de se comporter, une manière de vivre. On pense trop, en effet, que la compétition et le sport sont une partie de la vie de quelqu'un. C'est archi-faux : l'affrontement des stades marque tellement les personnalités et les corps que toute la vie se trouve changée radicalement, c'est une seconde nature qui naît sur les terrains, elle est marquée avant tout par une agressivité surabondante. La morale humaine des champions est une nouvelle morale de l'agressivité. Elle fait exploser pas mal de théories et surtout une fausse mystique chrétienne qui nous baigne encore tous dans la société actuelle.

Monsieur Pallière a été pour moi la révélation de cette morale. Ce n'a pas été sans peine : il m'a fallu tout revoir «de ma foi et de mes mœurs» : «Gentil, gentil ! Tu veux être gentil, bon, pur, doux... Avec toutes ces idioties, tu ne feras jamais rien dans la vie, rien, rien ! Avec la gentillesse tu ne feras que de t'écraser ou de te résigner. Si tu veux réussir quelque chose il faut être méchant, agressif, il faut te battre et y croire, il faut te défoncer et toujours relever la tête. La gentillesse : du vent, rien que du vent».

En entendant de telles invectives lancées par une voix tonitruante et convaincue, j'ai senti ma morale très chrétienne exploser bien souvent et j'ai fini par comprendre.

Je crois que l'agressivité est comme la sexualité : ce sont des forces humaines, ce sont les deux pôles de l'élan vital mis en nous depuis le fond des temps. Je dirais que l'agressivité est le temps fort de cet élan et la sexualité

**Maurice Blondel – «L'Action»*

son temps doux, la première s'oppose, divise, sépare, affronte, bute ; la seconde s'ouvre, unit, harmonise, accueille, accepte, aime. Mais pour vivre à fond et les enrichir, il faut une nouvelle adversité, un balancement entre le temps de l'agressivité et celui de la sexualité. Vivre exclusivement l'une, c'est figer l'élan vital, c'est à dire laisser tout partir en friches sauvages : l'agressivité seule devient violence infernale et la sexualité non contrôlée tombe dans la licence démoniaque. Si l'homme ne refoule aucune de ces deux tendances contraires, s'il les harmonise dans un perpétuel dépassement, alors il s'élève et se transcende : l'évolution animale devient l'évolution humaine, le corps animal devient le corps d'un homme vivant.

L'agressivité n'est donc pas un mal mais un potentiel, une énergie à cultiver : le sport me semble être un lieu privilégié pour cette culture d'une nouvelle morale : celle du tonus, du courage, de l'affrontement sans peur. Freud disait que le christianisme avait refoulé la libido, le désir sexuel, n'avons-nous pas refoulé aussi l'agressivité, le désir de faire mal ? De même que la libido refoulée crée des névrosés, de même l'agressivité refoulée fait une génération d'inhibés, d'hommes et de femmes sans «nerf», sans «jus», sans tonus, sans volonté, sans passion, sans énergie, sans structure, sans caractère, sans personnalité. La liste est longue des qualificatifs négatifs pour dépeindre notre temps : nous récoltons ce que nous avons semé. La peur de l'affrontement, la peur de nous faire mal en compétition s'est dégénérée en laisser-aller général sur le plan moral : ce n'est pas un hasard. Quand, en effet, l'homme ne s'affronte plus aux autres sur le plan physique, il n'a plus la force physique pour affronter le mal moral et tout part à la dérive même ce qu'il appelle l'amour et la tendresse ! Ceux-ci deviennent niaiserie, sentimentalisme, sourire béat, mine délavée, bras ballants. Combien de visages défaits et dégénérés nous révèlent aujourd'hui cette décadence !

Il est grand temps de retrouver l'idéal moral d'Emmanuel Mounier prêchant «l'affrontement chrétien». Pour ma part je prêcherais le terme de «compétition morale» parce que le mot affrontement fait penser à la guerre et que j'estime ce temps dépassé.

J'entends parfois des gens réclamer une guerre pour que l'ordre moral renaisse : c'est mépriser l'homme un peu trop ! Je pense personnellement que la compétition demande plus d'énergie qu'une guerre, donne plus de tonus moral sans passer comme elle par l'indigne et lamentable destruction générale. Je prêche donc la compétition morale : elle serait l'utilisation dans la vie courante et dans le comportement quotidien de l'énergie accumulée dans la compétition sportive. Elle serait l'agressivité morale élevant vers le bien comme l'agressivité sportive élève vers l'infini et la victoire qui l'apporte.

Si beaucoup de champions se sont reconnus dans la vision de Teilhard de Chardin, ne se reconnaîtraient-ils pas autant dans cet appel d'un autre maître et d'une autre voix de l'histoire, Emmanuel Mounier :

«Défaillance de l'instinct, démission du vouloir ou inconsistance de l'esprit ?... Le christianisme est-il un pseudonyme de la coalition des faibles et des peureux ? Hante-t-il les carrefours de la décadence ? Et dans la mesure où il recèle une force d'insurrection, ne serait-il que l'insurrection de ce qui est servile contre ce qui est élevé, de la médiocrité contre la noblesse, du sommeil contre la vie, de la sottise contre la culture, du troupeau contre l'élite ?...»

L'instinct contraint — l'agressivité refoulée ou la sexualité inhibée —, sans issue, accumule dans les bas-fonds de la personnalité ses forces vives et déviées par l'obstacle.

Quand on les croit domptées elles explosent brutalement, comme l'exemple n'en est pas rare chez les jeunes gens aux apparences sages ; ou bien elles poussent sous le masque religieux ces grimaces, ces biaisements, ces avis sournois et ces duplicités de trop beaux arguments aux pharisiens de l'anti-pharisaïsme.

« Ils ne sont pas devenus des hommes, ces êtres terribles. A peine sont-ils nés qu'ils commencent déjà à mourir. L'individualiste — qui a peur de regarder son image dans le visage d'un autre, son adversaire —, se regarde, s'évapore dans son regard et n'aime plus que ce délicieux évanouissement.

La tendance à vivre pour regarder est intimement liée à la tendance à vivre pour être regardé : même passivité de part et d'autre, même absorption dans le spectacle donné ou reçu. Les caractères les plus occupés de leurs petites histoires dites personnelles sont les plus gourmands de représentation : ils sont en même temps les plus inconsistants. La personne créatrice vit au contraire toute tendue hors de soi, vers le monde, vers autrui, vers l'absolu. Elle se trouve sans le vouloir en se perdant de toutes parts. Elle puise dans le mépris de soi sa puissance d'attaque et son audace... »*

Quand on entend parler de « mépris » on peut s'étonner et se scandaliser. Pourtant il faut se mépriser au sens de se faire mal, c'est la loi de la réussite sportive, ne serait-ce pas la loi de la réussite morale ? L'Évangile nous dit : « Qui ne méprise pas son père, sa mère... » n'est pas digne de moi. En langage psychanalytique, le père et la mère représentent la tendance protectrice de l'homme qui l'empêche d'affronter la dureté du réel. Mépriser son père, sa mère, comme mépriser soi-même ou son corps est un même mouvement : celui de la compétition morale. Élevé par ce mépris, l'homme s'aime en profondeur : comme quelqu'un qui grandit, qui tend vers le haut, la perfection ; il s'aime lui-même de tout son cœur, de tout son esprit, de toutes ses forces : en un mot il s'aime de tout son corps vivant. Son amour n'est pas celui d'un être inconsistant, mais celui d'un homme de feu et de sang. Après la vision de Teilhard nous pouvions dire « ceci est mon corps », après celle de Mounier nous proclamons dans une même vigueur morale : « ceci est mon sang... un sang versé... pour que la multitude vive une vie nouvelle ».

III — La morale de la résistance et la loi de l'adversité.

La morale des champions rejoint celle des résistants mais sans passer par l'épreuve de la destruction absurde. Le philosophe Bernard-Henri Lévy prêche sa nouvelle philosophie basée sur son idée de « résistance ». Son cogito ressemble à celui des sportifs et non à celui de Descartes, qu'il condamne lui aussi : « je résiste, donc je suis » dit le « Testament de Dieu ».

Cette philosophie n'est pas non plus spéculative mais elle jaillit de l'expérience du peuple Juif, ce peuple si dispersé et si haï à travers le monde et à travers les siècles. Elle est donc une vie, une réalité, et non une idée, un concept produits par l'imagination qui raisonne en l'air et dans le vent ! J'aime

*E. Mounier — *L'Affrontement chrétien*

beaucoup cette morale de la résistance, elle rejoint l'expérience traditionnelle du peuple de la Bible : la loi. En effet, la loi morale est en permanence dans la vie cette adversité contre laquelle on bute pour s'élever vers une perfection morale. Un alpiniste qui fait une ascension bute contre le roc mais il peut ainsi atteindre les sommets : sans cette « prise », il tombe dans l'abîme. Ainsi est l'homme : sans l'appui des lois qui le gênent parfois, qui s'opposent souvent à ses désirs, il ne grandit plus, il tombe dans l'abîme d'un pseudo-libéralisme qui rejoint ce que j'appelais tout à l'heure la « licence sauvage et infernale ». Sans la loi sur le plan sexuel, l'homme suit ses besoins faciles, ses désirs égoïstes de possession, il ne s'ouvre pas aux autres pour eux-mêmes, il les prend et les consomme comme des objets : c'est la licence « infernale ». Sans la loi sur le plan de l'agressivité, le plus fort écrase le plus faible, la violence règne peu à peu, le fascisme revient ; c'est le désordre ou l'ordre des tyrans sanguinaires et des leaders fascisants : nous sommes plongés dans l'abîme de la « licence sauvage ».

En 1968, des graffitis sur les murs criaient cette libération : « Il est interdit d'interdire ». Regardons les résultats de ce massacre des lois : c'est la monstrueuse décadence et l'éclatement général de toutes les valeurs. Si encore au bout de ce chemin des enfers il y avait du plaisir, mais ce n'est même pas cela, c'est l'ennui, la morosité, le dégoût : tout le monde est blasé, indifférent, sans saveur ni couleur.

Il faut donc retrouver d'urgence des lois : celles que nous avons avaient besoin d'être corrigées, adaptées, améliorées peut-être. Mais le principe de la loi ne doit pas être remis en cause. Les psychanalystes nous révèlent que le désir de l'homme doit être « structuré » c'est le même langage que celui de la résistance ou de la compétition : il faut buter contre une adversité pour s'élever, qu'elle soit l'adversité de personnes, d'une loi, d'un roc, d'un corps, ou celle d'un dieu. La structure c'est le squelette de l'homme fort.

Dans cette perspective il faut reconsidérer l'image de Dieu lui-même : déjà dans la Bible, depuis la loi de Moïse, il s'est présenté comme un père peut-être mais surtout comme un père qui dit non, c'est à dire comme un adversaire de l'homme aux désirs faciles : « tu ne feras pas ! ».

Tout progrès humain, toute révélation de Dieu commencent par l'adversité aux lois qui soulèvent vers une perfection nouvelle. Nous pouvons donc traduire en langage de compétition la foi et la morale juives ou chrétiennes : Dieu est l'adversaire de l'homme qui vient « concourir », « courir » avec son peuple. Il ne vient pas lui faire plaisir, il vient l'élever à lui dans cette compétition Homme - Dieu qui élève l'humanité jusqu'à la perfection divine. Dieu est donc adversaire et concurrent, il « impose sa loi » comme on dit d'un champion qui gagne : « il a imposé sa loi ». Cette adversité est la seule condition d'une dynamique, d'un progrès : sans elle l'homme s'endort et dilue l'amour de Dieu dans la niaiserie sentimentale, mais n'est-ce pas notre époque ? Dire que Dieu est adversaire et concurrent, c'est transformer la vie humaine en mouvement vers le mieux, c'est créer une « histoire » : voilà pourquoi le peuple de la loi est le peuple de l'Histoire. De même que nous parlions de la fête physique et spirituelle de l'homme qui se dépasse dans la souffrance, de même il nous faut ici parler de la fête morale de l'homme qui se dépasse dans la résistance aux lois. Cette résistance est une blessure qui fait naître une vie nouvelle, dans le langage religieux elle s'appelle la « conversion », le changement de vie. Les Juifs inscrivaient cette blessure de vie dans leur corps par la

circoncision, les chrétiens par la crucifixion et l'ascèse, les champions continuent la même histoire et la sublime dans un corps amaigri, émacié, «affûté» : tous se font mal pour obéir à la loi physique, morale, spirituelle, à la loi de la vie, à la loi de Dieu, à la loi de l'évolution humaine globale et éternelle.

IV — L'éducation physique, morale, spirituelle et l'illusion des méthodes modernes.

Si notre corps, la nature, les parents, les autres, les lois, Dieu, si tout est adversité, et si l'harmonie ne se conserve qu'en se dépassant dans la compétition, alors il faut revoir complètement l'éducation aujourd'hui. Combien de fois n'ai-je pas entendu dans les réunions d'éducateurs : «il faut répondre aux désirs des jeunes ; il faut connaître leurs besoins ; nous n'avons pas le droit d'imposer nos lois ; Dieu n'est pas un tyran, c'est un père ; nous ne voulons pas faire des surhommes, etc... etc...»

Si un entraîneur écoutait les désirs de ses jeunes, il les ferait asseoir sur la pelouse, il distribuerait des boissons, organiserait un pique-nique, mettrait de la musique... et le lendemain pour donner des sensations nouvelles à ses braves petits, il organiserait mieux encore, c'est à dire pire : un laisser-aller grandissant. Jamais un entraîneur n'écoute ses poulains et dans notre club par exemple, la grande maxime est la suivante : «Ne t'écoute jamais !». Qui veut se dépasser ne doit pas s'écouter !

Alors pour éduquer les jeunes il faut adopter les méthodes de l'entraîneur et mettre vite sous le boisseau ces pseudo-méthodes lumineuses de l'éducation moderne. Nous retrouvons là la vraie liberté : elle ne suit pas la nature sauvage, elle laboure et la transcende en nature humaine et même divine.

Je connais très bien la jeunesse d'aujourd'hui : depuis dix ans je vis avec cinq cents jeunes rencontrés régulièrement dans les réunions de l'aumônerie du lycée ou des activités annexes sans compter les innombrables contacts personnels. J'ai appliqué les méthodes difficiles mais anti-démagogiques et exigeantes des entraîneurs : je me suis considéré parmi les adolescents non comme un «leader charismatique», un «père bon enfant», une «mère protectrice», un «copain sympathique», j'ai au contraire essayé de les affronter plutôt que d'être gentil pour eux et de répondre à leurs désirs ; il y a eu souvent des crises, des tensions, mais toujours le bonheur a gagné et nous sommes heureux ensemble parce que nous voyons qu'il y a un avenir devant nous, un progrès incroyable à réaliser.

Dans cet affrontement ou cette compétition avec la jeunesse, j'ai toujours exigé l'effort physique parallèlement à l'effort moral et spirituel : même si nous n'allons pas vite, au cours des camps par exemple, nous faisons régulièrement de la marche en montagne. Je crois que l'éducation physique est la base de l'éducation humaine : si autrefois le monde paysan et le monde ouvrier vivaient des valeurs inouïes de travail, de moralité, de solidarité, c'est parce que leur corps était solide, durci par l'effort physique. Ce temps-là est terminé. Mais que cette liberté nous permette de retrouver l'effort volontaire : ce sera encore mieux que l'effort passé puisqu'alors il était subi et dû à l'intransigeance des circonstances, donc moins libérateur des énergies profondes.

La décadence morale et le marasme des jeunes qui sombrent dans la drogue, l'érotisme ou la violence anarchique, sont le résultat et l'expressior

d'un même phénomène : les adolescents n'ont plus de loi, ni de père, ni de corps. Ils n'ont plus de loi puisque leurs éducateurs les écoutent au lieu de les « structurer ». Ils n'ont plus de père puisque les pères sont absents, noyés dans le travail, les soucis, ou carrément partis de la famille ; ils n'ont plus de père parce que les seuls qui voudraient faire quelque chose n'y croient pas tellement : l'éducation est l'affaire des femmes et à cause de cela ils ne trouvent pas que ce soit une affaire sérieuse pour eux.

Enfin les adolescents n'ont plus de corps : « chouchoutés », « cajolés », dorlotés dès leur tendre enfance, soignés avant d'être malades, consolés avant de pleurer, protégés avant d'avoir des adversaires, plaints avant d'avoir mal, les jeunes d'aujourd'hui n'ont jamais pris conscience de leur corps et que ce corps était un nouveau lieu possible pour l'expérience de la transcendance. Alors tous ces adolescents qui, à cause de leur agressivité normale et bonne mais inculte, veulent buter contre des limites, n'ont plus le choix : ils « se défoncent » eux-mêmes dans la drogue ou ils cassent, détruisent, saccagent pour avoir l'impression de vivre. J'ai rencontré des adolescents absolument heureux de leurs mauvais coups et pas du tout culpabilisés : c'est compréhensible, ils essaient de vivre comme ils peuvent, de laisser jaillir leur élan vital. Comme celui-ci n'a plus de loi, de père, de corps entraîné, pour se canaliser par le haut, il éclate autrement. La vie des adolescents est un cri, un appel au secours, le signal d'alarme d'une société décadente et à deux pas de la catastrophe.

Beaucoup de parents me disent : « Avec mes adolescents, ça va, il n'y a pas de conflit ». Il n'y a pas de conflit quand on laisse tout aller, ne pavons pas de ces résultats qu'on dit exceptionnels. Je constate au contraire que tous ceux qui ont des conflits sont ceux qui essaient de faire progresser leurs enfants : voilà la normalité, voilà un nouvel aspect de la loi de l'adversité. Si, en effet, nous voulons que les générations progressent il faut une dynamique sociale et familiale, il faut donc une opposition jeunes - adultes.

L'harmonie douceuse et mièvre de ceux qui se réjouissent de la platitude n'est pas une harmonie, c'est une illusion : combien de familles ont vu leurs jeunes s'éclater, fuir, s'en aller alors qu'ils pensaient tout leur avoir donné, surtout ce bonheur soi-disant « harmonieux ». Un jour ça éclate, c'est normal quand on n'a pas l'habitude de l'adversité constructrice. Je ne prêche pas la guerre mais la tension, le conflit, le progrès, la compétition pour un avenir meilleur et une harmonie sociale et familiale plus riche.

Qui osera être la voix du maître dans notre société décrépie ? Qui osera crier partout comme Monsieur Pallière le fait sur les stades ? Qui osera faire entendre l'appel de Mounier dont l'écho est le bonheur des champions ? Qui osera n'être plus un faux berger qui suit le troupeau bêlant et broute ses envies, ses désirs, ses plaisirs, ses besoins ?

Qui sera le vrai berger qui crie « au loup » quand il voit les agneaux et les jeunes nouveaux-nés s'engouffrer dans sa gueule hurlant : « Il est interdit d'interdire ».

Le vrai berger, nous dit la Bible, donne sa vie, tout ce qu'il est, il se perd pour sauver le troupeau : il n'attend donc pas d'être approuvé, félicité, exalté par ceux dont il a la charge : il les « entraîne », il ne les « suit » pas. L'éducation est un entraînement, une marche, un mouvement : mais quand on plonge avec ceux qui sont dans ce mouvement on devient adversaire et concurrent

et il faut payer de sa personne. Le berger véritable est entraîneur en étant dans le troupeau : c'est un concurrent. Qui sera ce concurrent moral de tous, ce pasteur tant attendu des jeunes ?

V – Méditation.

La voix des Maîtres.

Du fond de nos déserts, du fond d'un monde où il n'y a plus d'oasis de vérité, est née la voix comme un pavé dans la mare de nos médiocrités.

Remuant les grains de sable de nos dunes amorphes, elle a rebondi sur nos consciences endormies.

Elle a brassé l'aurore de nos espoirs comme un orage tant attendu au cœur d'une sécheresse qu'un univers entier commençait à connaître.

Elle a remué nos entrailles et nos corps ont vibré.

Elle a soulevé nos corps et nos vies se sont envolées, libérées des platitudes et des banalités.

Cette voix n'était pas un son, c'était un hurlement, une voix de chagrins, de sanglots, de matins abandonnés avant d'avoir vu le jour, d'espoirs qui tombent en lambeaux, c'était la voix de la liberté enchaînée, écrasée, anéantie. C'était la voix des pauvres et celle du salut !

Mais cette voix faillit se perdre dans notre désert. Ce corps ouvert à l'avenir faillit tomber dans le tombeau car sa voix dérangeait trop ceux que le silence de tous porte parfois au sommet des royaumes. On croyait que tout était fini... Mais voilà que cette voix s'élève de nouveau dans notre monde enlisé dans ses chaînes d'esclave ; elle se fait chaque jour plus forte, plus universelle, plus puissante ! Elle est mêlée de sang, de terre, de glaise ; c'est celle des torturés, des humiliés, de la justice blessée, de l'amour saccagé, de la force ridiculisée, du respect piétiné, de la grandeur rabaissée, des triomphes oubliés... C'est la voix d'une nouvelle histoire.

Et voici qu'en plus cette voix a un écho inattendu : dans le temple du corps, chez les fidèles de l'effort, au bout des volontés qui s'affrontent, en plein cœur de la souffrance voulue et du sacrifice exaltant ! Oui, toute une marée humaine relève la tête et commence à entendre le tonnerre des cieux : peu à peu la voix descend chez ces hommes, elle devient leur cœur, leur sang, leur rythme de vie, leur force, leur audace, leur courage, leur histoire !

Et ces hommes qui se lèvent ne sont pas cent mais mille, des milliers, des millions.

Et la voix n'est plus seule mais des milliers, des millions qui crient ensemble : « Changeons de vie ! »

VI – La voix de l'histoire.

Monsieur Pallière est agrégé d'histoire, on dit de lui qu'il arrive toujours sans ses notes, tellement l'histoire le possède. On dit aussi qu'il passionne ses élèves et qu'il n'est jamais chahuté. Encore une fois, ce n'est pas un hasard : quand quelqu'un a vécu ce qu'il enseigne, les mots ne sont pas vides, le langage est celui d'un corps non d'une tête pensante. Voilà le secret de

l'autorité : c'est la passion. Quelqu'un fait autorité quand il est compétent et que sa compétence le possède, le brûle, l'anime. Ainsi est Monsieur Pallière : il n'enseigne pas des dates, des faits, un passé, il fait vivre une histoire avec laquelle il «fait corps» comme le berger fait corps avec l'histoire de son troupeau qui est toute sa vie. On peut donc dire qu'un bon professeur doit être une voix vivante.

C'est toute la différence qu'il y a entre l'enseignant et le témoin. L'enseignant raconte ce qu'il a appris et qui lui est resté extérieur, voir ennuyeux, le témoin raconte ce qu'il a vécu et qui a changé sa vie. Il ne cherche pas à être «objectif» mais à dire ce en quoi sa vie a été changée par tel ou tel événement, ce en quoi tous nous avons été changés par des faits passés ou lointains. Le témoin jette donc un pont entre des vies apparemment opposées, il harmonise une nouvelle adversité : celle de l'avenir et du passé, celle d'un événement lointain dans le passé ou l'espace et celle de la vie proche et actuelle. Dès lors tout vit et revit pour un nouveau progrès de tous.

Sur le plan religieux, les Évangiles sont une histoire et une voix vivante de témoins : ils ne racontent pas seulement des faits passés et lointains, ils racontent comment des témoins ont changé leur vie à cause de ces faits, comment il faut changer la nôtre aujourd'hui, comment nous pouvons jeter un pont entre l'histoire de Jésus-Christ et la nôtre. Mais pour faire ce lien, il faut des «voix vivantes» qui témoignent aujourd'hui du changement de vie, de la «conversion» opérée par le lien entre cette vie lointaine et la nôtre proche et actuelle. Les «pasteurs religieux» sont la voix vivante des Évangiles ou garantissent leur écho dans notre temps. Leur autorité devrait être basée sur leur capacité de témoignage. Ils ne devraient pas «enseigner» mais «témoigner» : alors comme Monsieur Pallière dans ses cours en faisant corps avec leurs paroles ils ne dissiperaient pas l'ennui mais le courage de vivre. Leur voix vivante pourrait dire en vérité : «c'est mon corps».

VII – La compétition des classes.

Le marxisme voit la dynamique de l'histoire humaine dans la lutte des classes : l'opposition, l'adversité entre l'homme primitif et la nature s'est changée au cours des temps en lutte des hommes contre d'autres hommes. Cette lutte a toujours été une lutte à mort car d'un côté il y avait les oppresseurs et de l'autre les opprimés. L'époque actuelle, dit le marxisme, vit cette opposition entre les prolétaires aliénés et les capitalistes oppresseurs. Mais ces derniers vont bientôt être pris à leur propre piège : la prise de conscience de l'oppression chez les pauvres va susciter partout comme elle l'a déjà fait à beaucoup d'endroits la révolution libératrice ouvrant le paradis d'une société sans classe et universelle.

Le marxisme ne se détruit-il pas en voulant se construire ? S'il n'y a plus de classe, y aura-t-il encore du dynamisme dans l'histoire, n'allons-nous pas baigner dans la léthargie générale ?

En outre le marxisme aiguise l'agressivité des pauvres pour détruire les ennemis d'en face, il en appelle à la violence sanguinaire, à l'éclatement bestial, non au dépassement vers le haut. La lutte marxiste tombe dans le rêve, le phantasme de l'amitié universelle du paradis futur sans adversité ; et elle tombe dans le piège dangereux de la révolution anarchique qui détruit

l'ennemi au lieu de le transformer en adversaire, en concurrent, et de progresser ensemble.

Je prêche donc la compétition des classes à tous les niveaux de la société : si le dernier ne veut pas être premier, si le pauvre ne veut pas être plus riche, si le faible ne veut pas être plus solide, si un groupe humain ne veut pas dépasser l'autre, si une équipe ne veut pas gagner en triomphant des autres, il n'y a plus d'enjeu, plus de combat, plus de conflit et il n'y a plus de vie ni d'histoire ni de progrès humain. Évidemment cette morale sociale doit respecter les règles et l'esprit des champions : transformer l'ennemi en adversaire et voir toujours en lui l'image de soi-même et la condition d'un mouvement commun vers le mieux.

Dans notre société actuelle, on a voulu supprimer cette compétition : on a tout nivelé par le bas ! Les marxistes ont donc tort mais les adeptes d'une fausse mystique de l'amitié sociale baignent dans une illusion béate : c'est peut-être le cas de beaucoup de chrétiens et sur ce point la morale sportive a changé ma « doctrine sociale ».

Pour faire la critique de l'illusion chrétienne, je prends les théories de René Girard et sa critique du « mimétisme ». Les religieux disent trop souvent : « Aimez-vous, ne vous battez pas, supprimez la lutte, le conflit, soyez frères. C'est simple : si vous viviez la fraternité, il n'y aurait plus de problème social ! ».

Le rêve chrétien part d'un désir d'être « semblable » aux autres, que René Girard appelle le « mimétisme ». Mais mimer les autres, chercher à les ressembler c'est ou tous tomber dans le marais de l'uniformité comme celui du paradis illusoire marxiste ou laisser tous couler en nous une agressivité qui risque d'exploser un jour quand précisément nous voudrions être semblables aux supérieurs et que nous n'aurons que la violence pour leur ravir cette supériorité. René Girard dit que pour éviter cette escalade de la violence, les religions ont inventé le Sacré, c'est à dire un ensemble de rites, lois, interdits qui forment une soupape de sécurité dans les sociétés ; en effet, toute la violence des peuples s'est cristallisée sur un « bouc émissaire », une « victime innocente » qu'on a sacrifiée et divinisée et qui a canalisé sur elle la violence latente de tous les hommes : cette victime a été le héros religieux des peuples primitifs. Au cours de l'histoire, les peuples reproduisent le sacrifice fondateur pour continuer à évacuer leur violence sur leur dieu et en même temps se souvenir des lois et interdits qui empêchent de recommencer ce crime du départ.

En me plaçant dans cette ligne de René Girard, je dirais que les religions ont trouvé grâce au sacré un moindre mal, mais qu'elles laissent l'homme au-dessous de ses capacités et le méprisent un peu. En effet, il semble dans les solutions proposées que l'agressivité est soit inhibée dans une fausse charité fraternelle, soit bloquée ou canalisée par le sacré ; mais jamais l'agressivité ne semble être une force sociale constructive. Voilà pourquoi je propose la compétition sociale : quand les classes et les hommes sont des adversaires sociaux leur agressivité s'entrechoque mais en bâtissant le progrès, la justice par exemple. Elles ne cherchent plus à « s'aimer » et à végéter, elles ne cherchent plus à prendre ce que les autres ont, elles cherchent simplement à être elles-mêmes et aller plus avant dans leur ligne sociale. Même si elles cherchent à prendre ce que la partie adverse possède, ce n'est pas pour la détruire mais pour gagner comme un champion gagne, arrache la victoire sans

pour autant détruire ses concurrents, au contraire, puisqu'ils progressent en essayant de s'accrocher à lui.

Les champions ne veulent pas être «semblables», ils veulent être «meilleurs» : meilleurs que les autres peut-être, mais surtout meilleurs qu'eux-mêmes. Or, pour y parvenir, pour se transcender, ils ont besoin d'une forte concurrence. Tous les sportifs savent bien que plus il y a d'enjeu, plus il y a d'adversité, et meilleure est la course, meilleurs sont les concurrents. La loi de l'adversité replace à un autre niveau la loi d'amour du prochain des religions : aimer son prochain comme soi-même, ce n'est plus l'aimer comme un semblable mais comme un adversaire, comme cette image de moi qu'il me révèle quand je suis en train de le vaincre.

Ainsi donc sur le plan social il y a une troisième voie entre le marxisme et l'idéal religieux mal compris. Le marxisme part de la violence voulue pour détruire l'ennemi et finalement tomber dans le chaos d'une société sans adversité. L'idéal religieux part de la violence refusée, de la fraternité rêvée pour finalement laisser couvrir cette violence ou la bloquer grâce au sacré. Les deux théories n'utilisent pas l'agressivité humaine comme moteur de la compétition sociale profitable à tous.

VIII — La voix de Dieu et la voix de l'ennemi.

Dans la Bible, quand la voix de Dieu se fait entendre pour changer l'histoire des hommes et surtout de son peuple, c'est toujours une voix de tonnerre mêlé aux éclairs, au feu, à la foudre, au déchirement des cieux, quand ce n'est pas au tremblement de la terre ou à l'éclatement de la montagne. La voix de Dieu renverse, bouscule, dérange, met sens dessus-dessous : elle n'est jamais une voix gentille, mièvre et consolatrice.

En général même, les prophètes qui félicitent les gens et entrent dans leur jeu sont tous des faux prophètes condamnés par la voix céleste.

Par contre, la voix de l'ennemi est toujours celle du séducteur qui prend les apparences du meilleur des amis. Cette voix rusée nous fait miroiter les plus grandes facilités et les plus grands bonheurs : elle nous parle d'être «semblables» à Dieu, elle nous encourage toujours à être «semblables» au milieu ambiant, «frères» des hommes qui attendent le spectacle, la nourriture, le pain, les jeux, les royaumes, les possessions et tous les paradis sans aucune adversité, sans aucune douleur, sans aucune contrainte ni opposition de la nature ou des autres. Cette voix ne vient pas d'en-haut, elle n'est pas tonitruante : c'est une voix terre à terre, elle est subtile et ne se fait pas remarquer. Elle ne demande pas de relever la tête ou d'affronter la vie, elle nous dit qu'il suffit de s'écouter, de cueillir les fruits à portée de la main, de ramper avec les autres : elle ne demande jamais l'arrachement ou la rupture pour aller plus haut, plus loin, plus vite. La voix de Dieu est donc dans l'histoire religieuse très proche de la voix des Maîtres dans l'histoire humaine : elle s'annonce d'entrée comme la force d'un adversaire. La vraie voix ennemie, nous dit la Bible, prend au contraire le ton mélodieux et agréable des meilleures amitiés. Ceux qui conduisent à la mort ou la donnent ne sont jamais ceux qu'on croit, le loup a souvent le déguisement d'un agneau.

Beaucoup d'hommes d'église et de chrétiens se lamentent sur la situation catastrophique des vocations : «On dirait que Dieu n'appelle plus : qui entend

sa voix, parle-t-il encore ?» Je crois personnellement que la parole tranchante et tonitruante est maintenant diluée dans une vie d'amitié béate, arrangée, ouatée, adaptée aux hommes : elle est donc bien moins forte. Mais je pense aussi qu'on se bouche les oreilles. Combien se plaisent à «être en recherche», à «se questionner», à «chercher leur voie», à se tâter le pouls, à se jauger : c'est tellement plus facile et plus à la mode de jouer aux penseurs que de dire : «Assez de cinéma ! Au travail ! Dieu parle quand on se secoue, se remue, change sa vie, s'affronte et affronte le monde, la vie, les autres. Il faut y aller, assez de temps perdu».

Certains prophètes vont même jusqu'à dire que la voix de Dieu se fait entendre quand on lutte avec lui dans un corps à corps : déjà Jacob par exemple avait fait un tel corps à corps avec Yawhé toute une nuit. Quant à Job l'adversité de Dieu le fit sombrer littéralement : mais il s'est relevé et a vu un nouveau visage chez celui qu'il jugeait avant seulement comme un bon père protecteur.

La voix de Dieu ressemble toujours à un orage qui éclate parce qu'elle déchire le cœur et même le corps.

IX – Méditation.

« Relève la tête ! »

Pourquoi restes-tu courbé vers le sol à gémir sur les malheurs du monde,
les murs qui s'écroulent, ton passé qu'on piétine et ton pays qui meurt ?

Crois-tu que les hommes ne sont plus capables de grandeur ?

Combien de temps pleureras-tu encore sur toi-même et tes enfants ?

Pourquoi te lamentes-tu sur la souffrance qui ronge tes entrailles ou les
traits tirés de ceux qui se fatiguent pour rien ?

Combien de temps diras-tu

Que sous le soleil rien, jamais, ne sera changé,

Que les jeunes feront pire que les anciens,

Que sans fin les adultes se courberont,

Que les vieillards resteront laids,

Que les chefs seront tyrans,

Que les croyants attendront l'apocalypse,

Et que personne n'espérera demain ?

Homme, redresse la tête !

Ne traîne plus ta vie, délaisse tes angoisses, anéantis l'absurde, crucifie la
résignation, remue tes cendres, souffle sur ta braise, enflamme ton courage,
incendie l'univers !

Un échec est toujours l'avant-goût d'une victoire. Un ami est toujours
au-delà de ton adversaire. La vie est toujours au-delà de la mort. L'affrontement
te fait peur ? Mais c'est un enfantement !

L'histoire pèse sur la vie ? Mais elle entraîne au progrès et ouvre l'avenir.

Crois donc que tout est encore possible.

Aime la vie quand elle te provoque et te demande de l'aide.

Regarde le ciel quand tes pieds se clouent au sol.

Pars, repars, recommence : la victoire est toujours au bout du chemin ! Et
l'espérance l'accompagne.

La réponse à la voix.

Nous sommes un jour partis, sans rien emmener d'autre que nos mains grandes ouvertes, et sans traîner nos pieds à la poussière des chemins.

Peu à peu, nous avons commencé à y croire. Alors nous avons semé : les graines se sont mises à pousser.

Et puis nous avons construit une maison, un temple, une piste, une route, des kilomètres, des kilomètres dans chacun de nos corps : nos corps faisaient déjà le tour de la terre.

La voix jadis entendue au loin devenait alors parole, alliance, communion, fraternité, humanité nouvelle : si tous les gars du monde se battaient coude à coude !

La foi nous est donc venue et puis son espérance. Nous regardions nos vies d'hier défilier sous nos pas : tranquillités installées, ruminations bêlantes, dénigrement systématiques, combines d'incapables, tout, oui tout était enfin piétiné comme autant d'épines, de broussailles, d'opium et de maladies.

Sûrs de nous, fous de joie, nous nous sommes faits «apôtres» : «Allez, courez, venez et voyez, entrez dans notre course».

Certains avaient peur et disaient : «Jamais nous n'arriverons à suivre».

Nous leur avons répondu : «L'essentiel n'est pas de suivre mais de participer. L'important n'est pas d'emboîter nos pas aussi vite que nous, mais de piétiner nos vies fanées, avec la même conviction que nous. Ce n'est pas la course qui compte, c'est la vie que nous menons en revenant».

Et d'autres sont partis, et d'autres ont cherché à convaincre : le message a fait bien des fois le tour de la terre.

L'espoir des premiers devient l'espérance des derniers : l'humanité tressaille, l'humanité s'enfante et chacun de ses pas devient un oui à la voix qui résonne désormais aux quatre coins du monde.

CHAPITRE VI

Sylvain CACCIATORE
L'exemple du travail – La puissance de conviction.

I – L'avenir des travailleurs.

Quand nous regardons et admirons les bergers de nos montagnes, nous imaginons trop facilement que leur vie est paisible, tranquille, agréable : qui sait tout le travail et la peine de ces hommes qui doivent rester 24 heures sur 24 près de leur troupeau par tous les temps, dans toutes les conditions, en faisant tous les métiers ? Les bergers, en effet, doivent donner à manger, veiller, conduire, soigner, traire, courir après les brebis perdues, rassembler, vérifier que tout est au point : ce n'est donc pas toujours ce repos dont nous rêvons, le grand air, la poésie et la vie dilettante !

Ainsi est le sport de compétition. On confond trop loisir et sport. Le loisir est synonyme de détente, de tranquillité, de vie agréable, de liberté, de nature. Le sport est à l'opposé de cette vision idyllique : c'est un travail et même plus qu'un travail ! Ceux qui pratiquent la compétition à un haut niveau trouvent que les efforts qu'ils y font sont cent fois plus rudes et plus ingrats que ceux de leur métier. La vie sportive ainsi vécue est un exemple pour toute vie sociale. Sylvain Cacciatore est à Aix-les-Bains celui qu'on cite quand on veut prouver jusqu'où va l'exigence des champions. Depuis l'âge de 12 ans, depuis 24 ans, Sylvain n'arrête pas de s'entraîner, de gagner, de perdre, de recommencer : jamais il ne manque à l'appel et la revue Spiridon pouvait bien lui consacrer une de ses plus belles pages à méditer par tous :

« Il n'allait pas prêcher sur les places publiques. Il pensait que son exemple devait suffire à convaincre ceux qui persistent à attiser la braise d'un foyer de vie artificiel. Quotidiennement, à toute heure et par n'importe quel temps, Sylvain reprit donc son élan vers les champs et les sous-bois. Au fil des jours, il découvrait le visage pâle et serein de la solitude. Nul n'entendait son cri de souffrance à l'attaque des côtes abruptes, ni ses exclamations de joie à l'orée des clairières enneigées... Ses vêtements étaient lourds d'humidité, il pataugeait dans la boue : son affinement était ridicule, il avait l'air d'un dément. Qu'est-ce

que ça pouvait bien lui faire : il préparait son «bel» été. Il savait que sous ses habits crottés, son cœur se fortifiait, ses muscles se tonifiaient, sa volonté s'affermissait : c'est ça la vie, pensait-il, on ne voit que ce qui dépasse. Mais au-dessus, il y a du solide, du travail, de la patience»*

Ainsi s'en va Sylvain chaque jour faire ses 25 ou 30 kilomètres. Tel le bélier infatigable du troupeau, il fonce, il entraîne par l'exemple, jamais il ne se dérobe, c'est le «sérieux» en personne. Quand bien même il aurait les meilleures excuses pour ne pas être au rendez-vous, il fait l'impossible et le voilà sur le terrain : jamais il ne «s'est écouté». Il n'a jamais pris au sérieux le petit rhume, la petite douleur, le risque de coup de froid, la blessure anodine et tous ces riens qui font des drames dans nos familles. On pourrait dire de Cacciatore : «Il a de la chance, il a la santé!». C'est faux : la santé d'un champion ne tombe pas du ciel : Sylvain «n'avait» pas la santé, il «s'est fait» une santé. Sa nature, c'est celle qu'il s'est forgée par des années de travail sans relâcher et sans ménager ses efforts. Il est tellement exigeant que Guy Husson, le célèbre champion de France de marteau, le nomme parfois «l'industriel de la foulée».

Quand on vit ainsi sur les terrains, tout paraît facile sur le plan social. Voilà pourquoi Cacciatore a foncé aussi dans la vie sans peur et sans se ménager ou s'écouter : parti de rien puisque ses parents venaient d'émigrer en France, il a travaillé dur comme simple ouvrier dans un garage, essayant de tout concilier pour vivre décemment sans abandonner sa passion sportive. Peu à peu, il a même pris en charge pas mal d'activités annexes et de responsabilités, il a commencé à avoir confiance, il a pris de l'assurance, et le voilà moniteur municipal. Non content de toutes ces charges et de celle de sa famille, il devient parfois entraîneur lui-même et surtout organisateur de courses. C'est ainsi qu'il est maintenant le maître d'œuvre de la célèbre montée internationale du Revard, la course de côte locale de début octobre. Il faut voir Sylvain se démener dès janvier pour que tout soit au point jusque dans le moindre détail : il téléphone, écrit dans tous les coins du monde pour inviter les plus grandes vedettes internationales, il contacte les dirigeants de club, les maisons d'accueil, les marques publicitaires, il distribue des tracts lors de ses déplacements, il discute, propose, insiste. Cacciatore n'est pas seulement le marathonien des stades : c'est le marathonien de la vie et c'est notre exemple à tous.

Mais Sylvain ne cherche pas seulement à bien travailler : il cherche à faire travailler, c'est à dire à «convaincre». C'est une de ses expressions favorites. Je me souviens d'une rencontre l'année dernière à la mairie d'Aix-les-Bains où nous devions préparer justement la montée du Revard. Il a littéralement soufflé tous les participants : «Si vous n'êtes pas convaincus, vous ne convaincrez jamais les autres». Il faut stimuler, secouer, enthousiasmer les gens et les jeunes. Il ne faut pas écouter, il faut convaincre. Telles sont les méthodes d'un marathonien qui n'attend pas qu'on vienne à lui, lui proposer quelque chose mais qui va vers les autres leur donner un peu de sa flamme. Si tous ceux qui ont un message à transmettre s'y prenaient de la même manière !

Si nous appliquons les méthodes de Cacciatore à la vie actuelle et notamment aux problèmes des jeunes, l'avenir ne fait plus peur : il faut stimuler, il faut convaincre, il faut dire : «Vous y arriverez toujours si vous vous battez !».

**Yves Jeannotat*

Évidemment les jeunes ne feront peut-être pas plus tard ce qu'ils « imaginent », ce dont ils « rêvent », ce qu'ils « désirent », mais ils feront et seront ce qu'ils « veulent ». L'essentiel et le bonheur sont dans la volonté. Je le répète souvent aux adolescents que je rencontre : nous sommes heureux non lorsque nos désirs sont satisfaits mais lorsque nous nous sommes bien battus, lorsqu'après l'effort nous goûtons la paix. J'encourage donc les jeunes à y croire : bien sûr leur avenir ne semble pas tellement rose mais on exagère. Je n'irais pas jusqu'à dire : « Quand on veut on peut ». Mais je pense que quand on veut, on arrive toujours à faire quelque chose d'apparenté aux désirs profonds, réels. Si par exemple un jeune veut être médecin et échoue, il a quand même la possibilité de trouver un métier annexe dans le monde de la santé. Si un jeune veut être professeur et n'y parvient pas, il pourra animer des groupes d'enfants en tant que bénévole dans une association éducative par exemple. C'est la limite mais ce n'est déjà pas si mal : même quand on échoue tout ou que tout est bouché, on peut se replier sur un métier gagne-pain et réaliser sa vocation dans les innombrables associations où l'on réclame à cors et à cris des bénévoles. Je connais beaucoup de personnes qui s'épanouissent dans ce contexte tout en étant d'une aide plus que précieuse. Je dirais comme le dit aussi Cacciatore, et c'est une expression sportive, il faut « motiver » les jeunes.

Motiver quelqu'un, c'est le convaincre que c'est possible, c'est lui donner la foi et l'espérance. La motivation, c'est la capacité d'anticiper l'avenir, c'est jeter un pont entre le présent et l'avenir. On croit trop souvent que c'est un fruit de l'imagination ou du rêve : c'est au contraire un fruit de la volonté : c'est finalement avoir ou donner assez de volonté pour croire que l'avenir n'est pas à l'extérieur mais à l'intérieur de l'homme, et qu'il faut donc y aller. Motiver quelqu'un c'est, en fin de compte, mettre en mouvement sa volonté plus que sa raison. On peut croire que c'est dangereux : s'il n'y a rien au bout du chemin, que vont faire ces gens bernés et aveuglés ? Je l'ai déjà dit : quand on veut, on n'est jamais berné parce qu'on trouve au moins la paix d'avoir fait l'impossible. Ainsi sont tous les participants aux épreuves sportives : un seul a la victoire, mais des milliers sont en paix car ils ont fait ce qu'ils ont pu, c'est à dire ce qui était à la mesure de leur volonté non de leurs désirs de succès. La motivation c'est croire que le bonheur est caché au plus profond de nos corps endormis et non dans la société, l'avenir, l'extérieur, les circonstances, le hasard, la chance, la réussite.

Si nous arrivons à motiver ainsi les jeunes et les gens, nous ne devons pas pour autant donner l'impression qu'il faut faire n'importe quoi. Quand je prêche le travail, je prêche un absolu : travailler est l'acte de l'homme qui donne ce qu'il a au fond de lui, dans sa volonté la meilleure. Par son travail l'homme crée, c'est à dire met une part de lui-même dans les choses. Dans certains métiers, dans les usines où il y a la chaîne par exemple, je vois difficilement quelqu'un sentir le bonheur de créer. Il faut donc agir pour changer cet état de choses. Mais avant d'arriver à ces changements, il faut combattre : qui va le faire si tout le monde subit, s'affale, ou s'en va aussitôt qu'il faut serrer les dents ? Un champion est donc doublement nécessaire au monde du travail : il révèle que tout travail doit prolonger le corps et la volonté créatrice de l'homme comme une course exprime le meilleur du sportif, c'est donc l'exemple, le modèle qu'il faut atteindre. D'autre part, en attendant ces résultats, le champion révèle aux travailleurs qu'il faut se battre jusqu'au bout pour changer et améliorer ce que l'on fait, qu'il faut toujours aller vers le

mieux, ne jamais baisser les bras, que les changements viendront d'eux : le champion encourage le combat des travailleurs en même temps que la qualité du travail humain. Or, actuellement les deux aspects sont en train de se perdre : d'une part peu de travailleurs sont motivés par le combat social, d'autre part peu sont motivés par l'intérêt de leur travail. Il faut retrouver la volonté pour retrouver et améliorer les deux. L'avenir des travailleurs est à ce prix.

II – Méditation.

Le travail.

Travaille, prends de la peine, cent fois sur le métier remets ton ouvrage !
Tisse une à une chaque fibre de ton corps ! Façonne une à une chaque partie de ta vie ! Apporte une par une chaque pierre de la maison des hommes.
Mètre par mètre, tourne autour de l'univers. Comme l'araignée, tisse cette toile qui unit ciel et terre et te balance entre eux.

Bien sûr les cigales chantent et les hommes sourient : «A quoi cela sert-il de se donner tant de peine ?»

Bien sûr les spectateurs s'en vont : ils n'en n'ont pas pour leurs sous : tu n'es pas beau, pas «super», pas royal, pas divin, pas sublime... Tant d'autres font mieux que toi. Ils désertent et tu es seul.

Pourtant tu continues, tu trimes, tu sues, tu chutes, tu te relèves, tu recommences, tu tentes l'impossible, tu échoues ; je me dis : «C'est fini pour lui».

En te parlant je regarde ton visage : c'est un puits de silence et de paix ! J'y goûte la fraîcheur des cimes, le souffle du ciel bleu, l'air pur de la nature, la profondeur de l'homme... je comprends tout et avec toi je pars pour une nouvelle aventure, celle de la liberté, celle de la foi qui trace de nouveaux chemins de vie !

III – Les conquérants de l'inutile.

On parle parfois, à propos des travailleurs comme Cacciatore, de «volontarisme», ou de nouveau stoïcisme. C'est vrai que des volontaires pareils donnent mauvaise conscience et qu'on a du mal à croire qu'ils ont raison. Leur philosophie n'est pourtant pas celle des stoïciens. Ces derniers, en effet, s'imposaient les pires privations, mais leur but était d'arriver à «l'apatheia», c'est à dire à un état où l'homme devient indifférent à tout et ne sent plus ni douleur ni plaisir. Cela ressemble à la théorie bouddhiste du nirvâna mais absolument pas à celle des champions : pour eux l'essentiel n'est pas l'état d'indifférence mais le contraire, ce qu'ils appellent la «sensation». La sensation c'est l'état d'un corps tellement travaillé qu'il devient super-sensible, c'est un corps qui ressent une harmonie nouvelle et plus riche entre le plaisir et la douleur. Pour expliquer la «sensation» d'un champion, il faut même aller plus loin car ce n'est pas seulement cette sensibilité physique enrichie, c'est aussi une sensibilité psychique d'une profondeur nouvelle : le champion en plein exercice et en pleine réussite ne se crispe pas mais est souple, harmonieux car sa volonté et son corps sont en parfaite alliance. La sensation est donc l'état

d'une volonté qui coïncide parfaitement avec le corps qui l'extériorise ; c'est la paix et le bonheur d'une volonté qui draine jusqu'aux plus infimes parties de son corps. Dans cet état, l'adversité volonté-pesanteur matérielle devient l'accord musical parfait.

Pour arriver à cet état il faut donc du travail et non de la «spontanéité». Que de fois ces dernières années nous avons entendu chez les jeunes et leurs éducateurs cette idée géniale : «Il faut être spontané : faisons confiance à la spontanéité». Grossière erreur et pure illusion : être spontané, cela veut dire faire ce qui se passe dans sa tête quand on a envie de laisser son corps glisser sur la pente facile du laisser-aller. On dit aussi parfois : «j'improvisé», je traduis : «je fais superficiellement». La spontanéité ou l'improvisation ne sont pas à confondre avec le talent ou l'intuition. Un champion qui a du talent comme l'artiste d'ailleurs est celui qui après un travail énorme donne une telle impression de facilité qu'on le croirait en train de jouer, non de faire effort. Le talent ne tombe pas du ciel, il vient après le travail, c'est cet état de quelqu'un qui ne distingue plus sa volonté et son corps ou son instrument, tout devient un et se féconde mutuellement, tellement ils ont eu l'habitude de travailler ensemble. Quand le champion gagne ce talent-là, il n'est pas «volontariste», il est libre et libéré : il a des «sensations».

C'est alors qu'une nouvelle synthèse s'opère : celle de l'intelligence et du corps, celle qu'on appelle en sport «l'intuition». Quand un champion court à l'intuition, la lumière de son intelligence n'est plus celle de la raison qui raisonne, calcule, analyse, fige, c'est celle d'une intelligence qui pénètre, illumine, assouplit jusqu'aux dernières fibres du corps. On va jusqu'à dire de quelqu'un «il a le pied intelligent, il a un corps intelligent». L'intuition c'est donc l'intelligence qui vit, vibre, rayonne en parfaite harmonie avec le corps. Les artistes parlent eux du pouvoir de l'improvisation, les champions de celui de l'intuition : c'est la même harmonie.

Ainsi donc, la sensation c'est la sensibilité physique et psychique de quelqu'un dont le corps est en parfaite harmonie avec sa volonté et son intelligence. Cet état de bonheur inouï est un fruit d'un long travail non de la spontanéité mais ce n'est absolument pas le produit du volontarisme, état d'un homme tendu, crispé, ennuyeux, triste, sec.

Le champion recherche la sensation parce que c'est un bonheur incomparable aux autres : les profanes ne peuvent pas comprendre puisque aucune de leurs expériences n'équivaut à cet état. Voilà pourquoi je suis un farouche partisan de l'amateurisme. Payer quelqu'un pour ses exploits sportifs, c'est le réduire à un homme de spectacle, c'est réduire son bonheur à une valeur marchande, c'est rabaisser la sensation à une expérience banale, compréhensible, monnayable. Je milite pour l'amateurisme parce que je mets le sport de compétition au niveau des valeurs transcendantes au-dessus de toutes les valeurs ou objets qui s'échangent sans dommage. Si tout se paie, même les exploits sportifs, c'est preuve que notre société n'est plus une société de l'homme ouvert à «l'inutile», c'est à dire à la gratuité, à la noblesse, à la grandeur, à la «sensation».

On dit parfois : «Il faut bien une compensation : tant d'efforts pour rien après !» Je crois que le champion trouve une compensation dans la vie qu'il gagne sur les terrains. Par son travail, il change sa manière de vivre : automatiquement après dans la société il aura plus de tonus, plus de dynamisme, plus de courage ; dès lors, le prix de ses efforts sportifs est payé par

une vie sociale enrichie : combien de champions se sont fait une place à cause de leur volonté formée dans l'aventure sportive. Bien sûr, certains ont trop sacrifié à la compétition et à 30 ans, par exemple, ils se sont retrouvés avec des médailles mais sans métier. C'est une erreur de leur part : ils ont été esclaves du spectacle qu'on leur demandait. Je reste convaincu que la vérité sportive est ailleurs, dans cette vérité de l'histoire, qui se construit toujours grâce aux « conquérants de l'inutile ».

« Fondateurs et réformateurs de religions, mystiques et saints, héros obscurs de la vie morale que nous avons pu rencontrer sur notre chemin et qui égalent à nos yeux les plus grands, tous sont là : entraînés par leur exemple, nous nous joignons à eux comme à une armée de conquérants.

Ce sont des conquérants, en effet, ils ont brisé la résistance de la nature et haussent l'humanité à des destinées nouvelles. Quand on dissipe les apparences pour toucher les réalités... quand on descend jusqu'à la racine de la nature elle-même, on s'aperçoit que c'est la même force qui se manifeste directement, en tournant sur elle-même, dans l'espèce humaine une fois constituée, et qui agit ensuite indirectement, par l'intermédiaire d'individualités privilégiées, pour pousser l'humanité en avant... Progrès et marche en avant se confondent d'ailleurs avec l'enthousiasme lui-même »*

IV – Méditation.

Avenir de l'homme.

Homme, que deviens-tu dans ces visages mornes qui traînent aux carrefours
 Dans ces yeux baissés qui regardent des pieds collés dans la passivité,
 Dans ces corps figés qui se glacent de peur,
 Dans ces regards vieillissés avant d'avoir vu le jour,
 Dans ces bras enchaînés par une paresse triste,
 Dans ces mains coupées par l'ennui qu'elles saisissent ?

Homme, que deviens-tu quand tes maisons respirent la monotonie,
 Quand tes repas se font au cliquetis de la routine qui n'a plus rien à dire,
 Quand tes écoles enseignent un passé tout flétri,
 Quand tes spectacles méprisent les conquérants de l'inutile,
 Quand tes leaders se couchent au milieu des buissons fleuris,
 Quand ton avenir est figé dans un passé qui moisit,
 Quand tes conquérants sont loin devant et que tu les ignores ?

Hommes, reconnaitras-tu
 Tes frères qui partent à l'assaut de la vie,
 Tes bergers qui sautent les torrents de la peur pour attraper la lumière de l'espoir,
 Tes pasteurs volontaires qui se donnent eux-mêmes pour distribuer un autre pain de vie ?

Homme, vas-tu les suivre à leur école, vas-tu enfin monter sur les sommets célestes ?

**Bergson – Les deux sources*

CHAPITRE VII

Daniel YVRAI
La foi du troupeau – Le champion anonyme.

I – Le sacrifice de l'agneau.

Entraînés dans le sillage du berger qui libère dans le vent des sommets ; mis en marche par la parole qui stimule, encourage, conseille, exhorte à la souffrance et à la fête ; secoués par la voix qui ébranle nos tiédeurs et nos paresse amorphes ; convaincus par l'exemple d'un conquérant qui a la rage de vaincre et le courage au corps, nous voilà tous, les croyants de l'effort gratuit et les adeptes de la religion de l'adversité et de la concurrence !

Emmenés sur les champs de course et les pistes tourmantes, nous donnons à fond cette énergie qui jaillit en humanité nouvelle.

Nous sommes près, nous sommes loin, mais la tête des meilleurs relève celle de tout le peloton : nous prêchons tous une nouvelle foi !

Nous sommes ce troupeau mangeant la vie qu'il foule dans les verts pâturages, mais nous ne sommes pas «moutons» car chacun est là, face à lui, à sa solitude, à son cœur qui bat pour lui répéter : n'abandonne pas, n'abandonne jamais. Personne ne peut suivre comme un mouton bêlant quand le cri de ses jambes est un cri de douleur que nul autre ne peut porter à sa place. Personne ne peut vivre la plénitude qu'il ressent quand cette sensation n'appartient qu'à l'homme qui dit «je» de toutes les forces qui habitent en lui.

Le troupeau des coureurs n'est donc pas fait de moutons mais d'agneaux qui y croient : ils y croient même plus que ceux dont le succès tourne souvent la tête.

Daniel Yvrai est de ceux qu'on appelle les purs et que j'estime être les champions qu'il faut donner comme nouveaux modèles d'hommes. Deux fois dans les vingt premiers au championnat de France de cross, plusieurs fois

champion régional et interrégional, Daniel me ressemble comme un frère : à la fois tout près des meilleurs et des «grands», mais sans en avoir le nom ou la réputation.

Il est le premier de ceux qu'on appelle les «anonymes du peloton». Nous faisons le travail de l'élite mais nous restons dans la masse ; nous travaillons autant que la tête, et nous restons pourtant troupeau. Mais nous avons autre chose à dire que le mouvement des jambes, la tactique employée, les temps futurs et toutes ces futilités des interviews quand on vient de gagner : nous crions, nous prêchons, nous proclamons la foi du peloton, la pureté des agneaux, la vérité de cette masse qui n'est pas celle d'un agrégat moutonnier.

L'année du championnat de France au Touquet, Daniel a tout fait pour être dans les meilleurs : trois entraînements par jour, le matin à 6 heures avant d'aller au travail, à midi avant d'aller manger, à 17 heures le soir avant de retourner chez lui. A chaque fois, dix kilomètres, plus à certains entraînements, oui trente kilomètres minimum par jour : il a travaillé «l'endurance», la «résistance», la «vitesse», le «fractionné», sans compter la «condition physique» par-dessus le marché.

Les cinquante premiers Français actuellement font largement trente kilomètres et deux entraînements par jour ! Quand ils arrivent chez eux après le championnat de France qui couronne la saison, on leur dit : «18ème... 39ème... 45ème... rien que ça, ça ne vaut pas la peine !» Voilà la «gloire» qu'on gagne à suer, à trimer, à souffrir, à se donner, à se former, à se grandir à coups de kilomètres.

Les gens ne comprennent pas : «ils sont fous».

Moi je comprends et je traduis : «ils ont la foi». Que de fois l'expression est jetée sur les stades, et comme j'ai réfléchi à tout ce qu'elle bouleversait dans les meilleures théologies de toutes nos religions !

En religion, avoir la foi, c'est avoir des idées sur Dieu, sur la vie, une opinion sur l'existence, une «croyance» en ceci, en cela, bref c'est un fruit de l'intelligence ou de l'imagination.

Dans les meilleurs des cas la foi est la rencontre d'une transcendance, d'une personne qui éclaire l'existence et donne des raisons de vivre, de supporter la vie ou de la renouveler.

Mais ce n'est plus une expérience qui jette dans la vie et qui fait mal au corps : ce n'est plus un feu qui brûle la volonté et enflamme le cœur. Ce n'est plus une eau pure qui baptise dans la mort de toutes les médiocrités du monde. Ce n'est plus un souffle de vie qui jaillit du ciel pour nous faire exister comme des hommes qui osent, et affrontent l'impossible. La foi religieuse aujourd'hui arrange la vie, la réchauffe, la dorlote, la compromet, la pare, la fait sourire. Elle s'est «embourgeoisée», «anesthésiée», «chloroformée» au contact du monde où on s'est enlisé : les religieux veulent être au milieu des hommes comme des moutons et non comme des agneaux qui ont l'innocence de la foi et le courage de la souffrance qui mène jusqu'à la croix.

La foi religieuse aujourd'hui n'est plus ce qu'elle était : un mysticisme, une plongée dans les racines les plus mystérieuses, les plus inépuisables de l'homme qui redresse la tête en marchant, en courant vers le sacrifice qui l'attire, le fascine, le rend fou ! Toutes ces dernières années, on a dit : «C'est beau de s'aimer, c'est gentil de s'aimer ; c'est si tendre, si doux, si agréable, si poétique d'être tous semblables». On a fait les agneaux mais en cachant

l'abattoir ; on a prêché Noël en oubliant l'agneau pascal mutilé et dévoré par les loups. On est ainsi peu à peu devenu un troupeau de «moutons bêlants».

Quand Daniel et tant d'autres et la multitude des anonymes s'en vont au sacrifice de leur corps, ils ne «se sacrifient» pas pour autant ; ils ne se livrent pas en disant «regardez comme je peine, regardez comme ça me coûte, regardez quel mérite j'ai !»

— Je me souviens d'un débat entre athlètes confirmés et des jeunes leur disant : «Nous ne voulons pas sacrifier notre jeunesse». Quelle levée de boucliers, ce fut chez les champions : «On ne sacrifie rien, on gagne tout ; on perd des banalités, des mesquineries, de la bassesse même : la bouffe, les cuites, les sorties nocturnes, le tabac, les heures perdues à ne rien faire, les paroles creuses pour ne rien dire, les bals du samedi à s'ennuyer à mort. Est-ce cela se sacrifier ? Nous ne perdons rien, nous gagnons tout : au lieu de «vivoter», nous vivons !»

Certains jeunes croient parfois que leurs études vont être «sacrifiées» par le sport : en athlétisme où l'amateurisme est encore de rigueur dans la masse anonyme, on ne sacrifie pas les études : on les fait mieux ! Quel repos, quel tonus, quelle capacité de travail on gagne à coups de kilomètres ! Et puis surtout on n'étudie plus pareil : on apprend avec son corps et non plus seulement avec sa tête, on ressent les choses, on les sent, elles vibrent en nous ; la culture livresque est assimilée, digérée, vivifiée par un corps vivant, elle devient une culture humaine. On découvre la vérité avec des yeux qui voient, des oreilles qui entendent, des jambes qui marchent, un cœur qui bat, une intelligence qui a de l'intuition, une volonté qui a du talent et des sensations ! La culture physique n'est pas un accessoire, un substrat, une base extérieure, elle est le sang de la culture livresque et intellectuelle.

Qui le comprendra ?

Daniel ne comprend pas les jeunes. Employé à la ville d'Aix-les-Bains et gardien d'un gymnase, il me parle souvent du laisser-aller qu'il rencontre, des adolescents sans discipline et sans respect, de l'encadrement déficient, des entraînements légers, super-légers, superficiels de tant de petits pratiquants qui se pavanent comme des grands croyants quand un maigre résultat les met en photos sur le journal local. Ce n'est pas ça la foi ! C'est du cinéma sportif, du vedettariat médiocre, du sacré sportif piétiné par les iconoclastes d'aujourd'hui.

La foi suppose le sacrifice mais n'est pas «sacrifice de soi», elle est transcendance, passage vers le mieux, le plus vite, le plus fort, le plus haut, le plus grand ; elle est joie qui rayonne et dépassement de tout. Je n'aime donc pas les parents qui disent : «Je me suis sacrifié pour mes enfants», les présidents qui déclarent : «Je me suis sacrifié pour que l'association tourne», les vedettes qui proclament : «J'ai sacrifié ma jeunesse pour une médaille». La foi sportive, comme la vraie foi religieuse, gagne, elle ne perd pas ; elle trouve un sacré exaltant, elle ne porte pas sa peine et ne se lamente pas. L'anthropologue René Girard dit dans son livre «Les choses cachées» que vouloir être sacrifié, c'est vouloir être adoré, adulé, exalté comme une idole, comme quelqu'un de bien ; c'est vouloir être admiré, divinisé, mis à part, au-dessus, mis dans la sphère sacrée.

Dans cette perspective, la foi religieuse rejoint la foi sportive : le champion n'est pas «sacralisé», il accueille le sacré exaltant, une autre vie, une

autre joie que les siennes ; il s'ouvre à la transcendance tout en restant les pieds sur terre ; il ne cherche donc pas à se plaindre, à se faire diviniser ou idolâtrer. Il trouve en lui, en son corps un don de vivre que les autres ne peuvent pas lui donner par leurs applaudissements ou leurs apitoiements sur ses «sacrifices». Dans la religion chrétienne, la théologie dit que la foi vient d'en-haut, que le sacré est un don de Dieu non une production des hommes qui regardent, la révélation d'une vie exaltante et non le poids éternel d'un sacrifice fait à contre cœur. C'est aussi cela la foi sportive : un don d'en-haut, un don qu'on ne comprend pas, que seuls les purs arrivent à saisir, et encore.

Je prêche donc la foi sportive comme la foi chrétienne : c'est le sacrifice des purs, c'est la naissance d'hommes nouveaux. La foi n'est pas l'idée d'une intelligence, elle est accueil d'une autre vie pour le sacrifice qui ne mesure pas l'effort car sa joie est trop grande. Elle n'est pas le produit de l'intelligence, elle est le fruit de l'effort et de la volonté. On a mis la foi religieuse dans la pensée et pas dans la volonté ces dernières années ; elle y était pourtant avant au temps des grands mystiques. Hélas, comme je le disais plus haut, ceux-ci sont ridiculisés, oubliés. Tous les saints, dit-on, étaient déséquilibrés, anormaux, refoulés, masochistes, sadiques, fous... comme les champions d'aujourd'hui sont «sauvages, doloristes, malades, bestiaux, paranoïaques, asociaux, inhumains...» et j'en passe. Pendant toutes ces dix dernières années je n'ai entendu parler de saint François d'Assise que par Robert et de saint Jean de la Croix que par des revues sportives : c'est un comble pour les milieux chrétiens ! Bien sûr dans les églises on parle parfois de saint François mais c'est pour faire admirer sa poésie, son écologie, son amour des oiseaux, des fleurs, de la nature. Pourquoi ne crie-t-on plus dans les églises comme sur les stades : «Marche vers la souffrance !» ?

La foi religieuse, pour s'en sortir, doit redevenir comme la foi sportive un fruit de la volonté même si elle reste un don d'en-haut. En effet, le champion qui a la foi est celui qui «en veut», et même qui «en veut à mort» : il sait cependant que la forme reste un don d'ailleurs car elle n'arrive pas comme il le désire. Sa volonté ne conquiert pas la forme mais la prépare ; elle l'attend mais ne la produit pas : c'est comme la volonté du paysan. Le vigneron qui taille, le cultivateur qui sème l'engrais, le laboureur qui retourne le sol, le paysan qui sème le grain, que font-ils ? Ils travaillent, ils triment, mais ils ne produisent pas pour autant les fruits de la récolte : ils les attendent de la nature.

La foi des hommes de la terre rejoint donc celle des hommes du terrain : elle est travail, patience, endurance, persévérance, taille, labour, semailles, retournement, blessure, souffrance, attente qui ne finit pas... et finalement accueil.

Quand le fruit est mûr, les hommes de la terre le cueillent ; quand la forme surgit, les hommes du terrain l'accueillent. Que tous les croyants en l'homme ou en Dieu redeviennent enfin des volontaires, des gens sérieux, des hommes qui en veulent, qui renversent, font mal, cultivent... et attendent au bout de ce chemin ce qui n'est jamais une moisson d'idées mais une vendange d'efforts et de sang. Ce sang n'est pas celui du sacrifice doloriste, c'est celui d'un vivant qui renaît : «Je ne vivote plus, je vis enfin» chantent comme refrain tous les champions de la terre qui n'ont pas de titres à étaler mais du courage à revendre.

II – Méditation.**La foi.**

– Tu as «des idées sur la question» : c'est un ensemble d'opinions, ce n'est pas la foi.

– Tu as des théories sur la vie, la religion, la course à pied, le sport, la politique : tu penses à tous ces problèmes, mais tu ne vis pas autrement pour les résoudre : tu as une pensée mais tu n'as pas la foi.

Tu imagines les champions, tu imagines les hommes d'état, tu imagines Dieu et les hommes religieux, tu supposes, penses que... tu as des croyances, tu n'as pas la foi.

– Tu cultives ta religion, tu lis la Bible, tu apprends le catéchisme, tu regardes les émissions religieuses, tu écoutes les discours politiques, tu dévores la page sportive, tu assistes aux concerts : tu as une grande culture mais tu n'as toujours pas la foi.

– Tu approuves les synthèses philosophiques, les programmes politiques, les sermons religieux : tu as une idéologie, tu n'as pas la foi.

La foi n'est pas une idée, une opinion, elle est une volonté.

Elle n'est pas un savoir de l'esprit, elle est une blessure du corps.

Elle n'est pas un rêve de l'imagination, elle est une rencontre de la vie.

Elle n'est pas une science, elle est un engagement.

Elle n'est pas un spectacle, elle est une action.

Pourtant la foi n'est pas que cela, elle est plus encore :

Elle est le fruit que tu cueilles et qui vient du ciel.

Elle est la lumière qui t'éclaire et qui vient d'en-haut.

Elle est la révélation de quelqu'un que tu n'attendais pas là, et si fort.

Elle est la folie que tu n'expliques pas et qui te fait marcher vers l'avenir alors que rien ne te sourit.

Elle est la gratuité qui te fait recommencer sans cesse alors que rien ne paie tes efforts.

La foi c'est la vie et plus que la vie, c'est l'homme et ce qui le dépasse.

La vedette et le champion.

Je fais souvent la distinction entre le champion et la vedette. Daniel Yvrai est l'exemple vivant du champion qui n'a jamais fait la vedette. La vedette gagne, elle sourit, elle pavane devant les photographes, elle se fait aduler, elle signe des contrats, elle est portée aux nues, elle donne le spectacle !

Et puis quand les difficultés arrivent, quand les entraînements semblent longs, quand la chance se transforme en accident ou en maladie, quand l'ambiance factice ne porte plus, quand la souffrance est au rendez-vous, tout craque, tout sombre, les pleurs éclatent en sanglots : où sont les héros d'hier ? Ces larmes deviennent parfois des torrents quand les pluies des «jours sans» tombent sur ces vedettes asséchées. On les croyait divins, ils ne sont même pas hommes ; on les rêvait aux cieux, ils descendent aux enfers, «plus bas que terre» disent certains petits vengeurs.

Mais les champions ne sombrent pas ainsi. Peu important pour eux les titres, les succès, la gloriole, les photos, les articles, la télévision : l'essentiel est d'être un homme debout, une volonté de fer, un caractère d'acier, une personnalité «à ne pas s'en faire pour si peu», un courage «prêt à recommencer», une audace qui combat même la peur de perdre. Le champion des terrains devient ainsi le champion de la vie.

La foi des combattants d'un jour devient la foi quotidienne et le pain de chaque jour. Le sacrifice des stades devient le sacrifice des jours, des nuits, le «passage» sacré vers une vie toute autre : «Je ne vivote plus, je vis !»

Ainsi Daniel Yvrai n'a jamais été la vedette mais reste le champion de la vie : il vit à cent pour cent. Je vous ai déjà parlé de ses entraînements et de son travail : à côté de tout cela et de sa vie de famille, il se permet de construire lui-même sa maison, il fait du vélo, une autre de ses passions, et il lui arrive aussi d'entraîner ou de conseiller les plus jeunes. Qui dira encore que l'amateurisme n'existe plus et que les champions méconnus ne proclament pas un homme nouveau, solide, grandiose, même si la foule préfère le cirque à ces stades déserts parce que seule la foi triomphe ?

Il est vrai que le cirque est peut-être plus beau que ce poème d'un anonyme «qui y croit» et écrit :

«Toi le premier, tu cours, tu sues, tu tiens ta place dans tes mollets saillants de muscles : tu es beau !

Toi le dernier, tu marches, tu sues, tu tiens ta certitude d'arriver, volonté tendue : et tu es beau aussi !

Toi la fille, tu voles, tu sues, tu tiens dans tes yeux clairs le bonheur du monde : tu es très belle aussi !

Toi l'enfant, tu bondis, tu sues, tu tiens dans tes dents blanches notre éternité : et tu es le plus beau !

Toi l'ancien, tu cours, tu sues, et dans chacune de tes rides tu tiens le premier, le dernier, et la fille et l'enfant»*

Notre monde n'écoute plus la beauté quand elle passe les jambes à son cou et la lumière dans les yeux. Il veut du bruit, du sang, des scandales, des chutes, des combines, ou alors des temps, des records, des phénomènes, des monstres, même si derrière, avant, après la course... Je repense au Ventoux... ! Quand je suis allé voir Pierre Liardet dans les lacets du Ventoux, nous avons regardé là-haut ! Là-haut, un cycliste, une vedette professionnelle est morte : de chaleur peut-être... de doping sûrement. Ce n'est pas le sport qui a tué Simpson ni la vraie compétition !

C'est le surmenage, l'argent, la publicité, la gloriole, la marque, le patron, la télévision, la politique... ce sont les jeux du cirque.

C'est en un mot l'engrenage... et le petit grain dans les rouages d'une machine qui n'est plus humaine. Mais comment s'appelle ce petit grain, cette petite pilule, ce faiseur de miracles ? Personne ne le dit, chacun le sait pourtant, car chacun a son petit produit personnel sur mesure dans certains milieux sportifs. Daniel Yvrai a fait des courses cyclistes amateurs : il a vu les pilules se distribuer, il a entendu les managers en parler, il a même

**Spiridon – Avril 1980*

vu des vedettes célèbres se « piquer » avant une course. Il a vu ! Alors, qu'on ne l'écoute pas, lui qui croit à ce qu'il vit, et qui vit autre chose. La vraie foi sportive est celle des champions qu'on n'écoute pas parce qu'ils sont trop pauvres. Mais la pauvreté comme l'anonymat ne sont-ils pas la foi à l'état pur ? Et Jacques Chancel peut dire :

« Le nombre est infini de gens passionnants qui ont tant à dire si on prend la peine de les laisser parler, de les bien écouter, de ne pas leur imposer nos propres idées qui ne sont pas forcément les bonnes. Dans toutes les églises, qu'elles appartiennent à Dieu ou aux saintetés de la politique, on devrait inscrire en lettres majuscules : « Le Vrai Pauvre, le Grand Déshérité est celui que personne n'écoute ! »*.

**J. Chancel – « Le temps d'un regard »*

Mais un Daniel Yvrai, un champion anonyme a-t-il quelque chose à dire à un monde qui se lave les mains quand on méprise les grands hommes, tous les témoins de la vérité aux mains nues, tous les témoins de la pureté sans arrière-pensée ?

Voilà pourquoi en leur nom éclate Noël Tamini dans son message bimensuel à tous les champions anonymes de la terre. Pour ceux qui ont gardé cette foi à l'état pur que tant d'autres n'écoutent plus et piétinent souvent, il s'écrie :

« Je n'aime pas que l'on annonce et puis que l'on écrive : « En disant oui aux Jeux Olympiques, Lord Killanin et le CIO unanime ont fait preuve d'une belle indépendance d'esprit tout en affirmant leur foi dans les valeurs olympiques... ». Alors que dans le même temps l'on sait mais l'on tait que, pour vivre, l'aristocratique CIO a besoin des recettes et des droits tirés de l'organisation des Jeux.

Je n'aime pas que les journalistes de ce quotidien sportif réclament à cor et à cris l'organisation des jeux et que, dans le même temps, ils taisent que « le manque à gagner en tirage et en publicité de ce quotidien, en cas d'annulation des jeux, va être vertigineux » (Le Monde).

Je n'aime pas que l'on proclame à tous vents et à tout venant que la plupart des athlètes américains, des athlètes français, des athlètes anglais, des athlètes allemands crient leur foi dans l'olympisme et leur droit de participer aux jeux « à l'écart de toute politique ». Et que dans le même temps l'on ne dise pas que l'annulation des jeux coûterait beaucoup d'argent – faute de primes, de contrats et de dons divers – à ces jeunes gens hypocrites, apolitiques parce que réunis sous la bannière du profit.

Je n'aime pas que mon journal écrive : « Jazy intervient et demande que l'on ne prive pas les sportifs de jeux qui leur reviennent de plein droit ». Mais j'aime bien Jazy quand il excelle aux relations publiques de la firme Adidas, laquelle souffrirait grandement d'être privée des jeux.

Je n'aime pas que l'on dise et que l'on écrive FOI, PURETÉ, JEUNESSE et FRATERNITÉ, alors que l'on pense FRIC, BUSINESS, RECETTES et MANQUE A GAGNER.

Je n'aime pas que l'on dise et que l'on écrive machinalement « Jeux Olympiques » lorsqu'on sait que les « Jeux » de cet été seront piteusement... pilatiques»*

**Noël Tamini*

Ainsi donc il est temps de retrouver la foi vraie pour sauver l'homme de demain. Je dis souvent : l'homme de l'avenir sera champion ou ne sera pas. Je ne veux pas dire par là que tout le monde se mettra à courir, mais qu'il faut proposer à notre civilisation décadente un autre modèle, un nouveau modèle d'homme : le champion. Sans ce modèle, les vedettes seront toujours plus vedettes et elles en prendront les moyens, quitte à mourir lamentables, dépravées dans l'argent, les combines et puis la drogue et le doping de leur choix.

Alors, les spectateurs, mais n'est ce pas déjà le cas, n'iront plus au stade comme on va à la fête ou à la messe : ils n'iront plus chercher l'ambiance, le dynamisme, la jeunesse, la foi, la pureté, le goût de vivre, l'espérance ; ils iront se repaître du sang des victimes immolées, sacrifiées par la bêtise humaine. «Du pain, des jeux !» criaient, hurlaient les romains décadents. Notre monde prend les moyens, les allures, les techniques pour organiser cette décadence en spectacle d'apocalypse.

Et ce spectacle n'est pas seulement dans l'arène sportive, il est même à l'assemblée politique et partout dans notre société : tout le monde veut du spectacle, on entre donc dans le jeu en chantant : «que c'est beau de crever en battant des mains et en riant ensemble !».

Mais pour garder la foi, cette foi pure et pauvre, les champions peuvent-ils compter sur eux seulement et sur leurs propres forces ? A mon avis, c'est impossible, c'est trop dur. Un jour ou l'autre on se décourage ou on s'aigrit. Voilà pourquoi je propose une alliance entre la foi spirituelle et la foi des champions.

J'en appelle en effet à une transcendance qui préserverait cette pureté et en ferait un pain de vie nouvelle pour les hommes de demain. Je proclame que la foi des champions doit être une foi ouverte à un dieu qui viendrait sauver l'homme en train de naître en eux et par eux.

Malraux disait : «Le XXI^{ème} siècle sera religieux on ne sera pas».

Je crois que notre civilisation éclatera si le sport et la religion ne s'unissent pas pour faire un homme nouveau : le sport apportera le tonus, la vitalité, le dynamisme, le courage, la volonté ; la religion apportera l'esprit, la souplesse, le partage, la générosité, l'amitié, la solidarité, la fraternité. Ainsi de cette alliance naîtra un nouveau type d'homme : le champion.

Autrefois les églises et les sociétés avaient leurs «fidèles», qui obéissaient et recevaient des directives «ex cathedra». Ensuite elles ont eu des «militants», qui agissaient en se prenant en mains et en se sentant responsables des autres. Je souhaite donc que demain le monde ait comme modèle d'homme le champion. Ce sera un homme debout plutôt qu'obéissant, un homme vivant à bras le corps, agissant pour changer même l'état physique des hommes et pas seulement les structures sociales des citoyens. Cet homme-champion ne pourra plus subir comme un fidèle ou contester comme un militant ; aucun chef ne pourra plus commander à des gens soumis ou être démagogue pour faire plaisir à ceux qui remuent un peu trop. Tous devront se donner à fond et s'affronter en ne se faisant ni cadeaux ni violences ; ils devront avancer ensemble pour faire vivre au lieu de laisser tout le monde continuer à vivoter.

Etre ainsi champion de l'homme, n'est ce pas un nouvel humanisme ? Voilà peut-être le modèle que les jeunes attendent et qui les «motivera» pour espérer en l'avenir : ils pleurent de n'avoir plus de cause à défendre,

de n'avoir plus de père, de maître, de voix, de guide, d'exemple, n'en est-ce pas un ? Ils «s'éclatent» et «se défontent» pour sentir leur corps : le champion n'est ce pas l'homme qui défend toutes les causes au rythme de son corps ? Il vibre des valeurs dont il parle, il ressent ce qu'il annonce, il vit ce qu'il croit parce que sa foi est un corps vivant. Cette alliance entre la foi spirituelle et la foi sportive est déjà le sang des purs, leur raison de vivre, leur gloire : ne le faisons pas couler avant qu'il ne soit trop tard, mais au contraire unissons toutes les forces qui peuvent le réanimer et le donner à bien d'autres.

Je propose une alliance religieuse et sportive mais à quelles conditions est-elle possible ? Je viens de dire que la religion peut donner un esprit aux champions et une aide de Dieu pour rester purs mais les choses ne sont pas si faciles que ça. Le champion ne veut pas forcément d'une aide paternaliste, il n'a pas besoin d'un dieu qui vient le consoler. Quand déçu, humilié, à bout, au bord de la révolte et de l'abandon, il recommence encore, compte-t-il sur autre chose que sur lui-même ? Non, le champion ne compte que sur ses propres forces. Est-ce Prométhée ? Est-ce le Surhomme ? Est-ce la mort de Dieu ? Que faire quand on est prêtre au milieu d'hommes qui n'ont pas besoin d'un consolateur ?

Les champions n'ont pas besoin d'une aide spirituelle de type paternaliste ou protectrice : ils ont besoin d'un père qui les abandonne. Les psychanalystes le disent déjà depuis quelques années. Mais il faut encore aller plus loin : ces prométhées du stade ont besoin d'un dieu qui les attaque de plein front, qui veut jusqu'à leur propre mort, qui les relève mais en les affrontant même lorsque tout va au plus mal. De même qu'entre bons adversaires, on ne se fait pas de cadeau et que quand l'un faiblit, l'autre attaque, de même Dieu en bon adversaire de l'homme l'affronte dans sa solitude et son découragement les plus grands. C'est alors que Dieu vient révéler à l'homme qu'il est le plus fort et que sans lui tout s'écroule, c'est alors qu'il vient vaincre l'homme jusqu'à ce que celui-ci dise : «non pas ma volonté mais la tienne !». Si l'homme passe cette épreuve décisive, alors Dieu ne lui apparaît plus comme un bon père, mais comme un bon concurrent, un concurrent qui l'aide à dépasser ses découragements par le haut, en devenant meilleur. Le champion a besoin de Dieu pour ne pas tomber dans la compromission des vedettes ou le dégoût des aigris, il a besoin de Dieu pour rester pur et volontaire dans une vraie foi, mais ce dieu il ne l'acceptera et ne le trouvera qu'au bout de l'épreuve non en deçà. Dieu c'est cette force trouvée après l'épreuve, qui fait qu'on recommence en disant «c'est plus fort que moi, j'échoue tout, je subis de cuisants échecs, mais je suis obligé de recommencer. Sans la compétition je me sens diminué, c'est plus fort que moi». Dieu est donc cette force inconnue, incompréhensible qui nous pousse à toujours recommencer pour rien, que nous trouvons au bout de nos chutes, et que nous pouvons saluer comme un adversaire plus fort que nous, après l'épreuve où il nous a vaincus. Voilà quel dieu peut aider les champions sans court-circuiter leurs forces humaines et leur courage d'homme, il les aide alors comme un concurrent meilleur qui «relance» sans cesse la course et les entraîne à sa suite à tenir toujours le coup. Si nous faisons une telle alliance entre la religion et le sport, je crois qu'il y aura des tensions, une adversité car le risque est grand d'une récupération réciproque. Mais sans cette alliance où il y aura des temps d'accord et des temps de conflit, je suis persuadé que les meilleurs champions et les meilleurs croyants sombreront un jour ou l'autre. Faisons donc ensemble naître l'homme nouveau du XXI^{ème} siècle.

III – Méditation.

Une lettre pour redonner la foi.

Tu m'écris pour me dire que tu en as marre des critiques et des ragots, et tu parles de démissionner !

Et moi, je regarde les montagnes, qui sont belles aujourd'hui, sous le soleil de la bonne saison. Tant mieux pour tous ces gens qui viennent de la ville et de l'étranger.

Les montagnes... Je ferme les yeux, et je vois une paroi de rochers, avec de la neige encore çà et là. Des pierres tombent de temps en temps dans le vent qui siffle à l'approche de l'orage. Accrochés à cette paroi, quatre gaillards qui progressent, encordés pour le meilleur et pour le pire...

Que penserais-tu du premier de cordée, si tout à coup il se débarrassait de la corde, en disant à ses trois compagnons confiants : «Les gars, j'en ai ma claque de toutes ces difficultés, de toutes ces pierres qui me frappent le premier ! Je capitule, continuez sans moi...»

A chaque fois que je vois un chic type abandonner la partie, à la tête d'un groupe, je le vois en premier de cordée, découragé par les pierres qui tombent et par l'orage qui menace.

Tu me dis que tu cèdes parce que tu souffres trop de cette campagne de dénigrement et de diffamation. Accepte de souffler un peu, respire un bon coup en prenant du recul. Et si le sentiment de défaite n'était que le fruit d'un mauvais état d'esprit ?

Dis-toi bien tout d'abord qu'à chaque fois qu'un homme entreprend de sortir du traintrain quotidien, de s'extraire de la gangue de médiocrité qui engluie le monde, il commencera par se heurter aux médiocres qui l'entourent. Car ils ne sauraient admettre qu'un homme, en grandissant, donne tout à coup la mesure de leur médiocrité. Les voilà donc qui s'acharneront à le rabaisser à sa condition première, comme on écraserait la tige qui a cessé de ramper et qui relève la tête... Ils te punissent d'avoir osé grandir !

A propos, ne dû-on pas que dans les difficultés les âmes fortes se fortifient, et que les âmes faibles faiblissent ! Faites de médisances ou de calomnies, les difficultés ne sont que menus tests et examens de passage. Un peu comme les piquets d'un slalom ou les kilomètres d'un marathon.

Assis dans la poussière d'un mauvais jour, compte tes os et tes blessures, et réfléchis.

Souviens-toi du lutteur ou du judoka qui monte sur la plus haute marche du podium : combien de chutes pour cette minute ? Et ce marathonien qui approche du stade où il pénétrera en vainqueur... Combien de foulées pour cette victoire ? Or, la moindre des foulées n'est-elle pas une petite chute, la marque d'une soumission aux lois de la gravité !

Alors, mon copain, prends ta gravité à toi et tords-lui le cou. Les dents serrées, fais de ta grimace un sourire, même furtif, à l'adresse de ceux qui croient en toi. Et relève-toi !

Tu doutes encore ? Alors sors de ta carcasse, écoute la foule qui se met à applaudir cet homme qui se relève, prêt à poursuivre le combat. Et cet homme, tu le sens maintenant, c'est toi. Toi aujourd'hui, moi demain. Cet homme, c'est chacun de nous, un jour ou l'autre.

Dis-moi comment tu mets un genou à terre et comment tu te relèves, dis-moi comment tu fais halte avant de poursuivre le chemin, dis-moi si tu sais te recevoir sous les ragots et les sarcasmes, et te relever sous les vivats ou dans l'indifférence, et déjà tu sais qui tu es.

Noël Tamini

**Réponse à la lettre :
Oui, je me lèverai... dit l'homme.**

« Alors, j'ai dit : non.
Je n'attraperai pas le désespoir comme on attrape une maladie.
Je me lèverai et j'irai.
Je ne renoncerai pas.
Je ne fermerai pas les yeux.
J'avais appris que si je me laissais glisser à fermer les yeux rien qu'un instant j'étais perdu.
Non, je resterai debout.
Je me battraï, même contre moi-même.
Je ne veux pas que ce monde me rende aveugle,
Ni sourd, ni boiteux, ni muet, ni mort.
Je ne veux pas mourir, je ne veux pas, je ne veux pas.
Je ne veux pas devenir une poubelle.
Je ne veux pas cesser d'être un homme.
Je ferai un pèlerinage aux quatre coins du monde.
J'irai voir si l'eau coule encore aux fontaines,
Et si le soleil sait encore dessiner son ombre.
J'irai voir si, sur cette terre, il existe encore des vivants... »

P. Imberdis Mêmes.

**« Oui nous nous lèverons avec toi Seigneur »
dit le croyant.**

Avec toi je me lèverai et comme toi je recommencerai.
Avec toi je sombrerai encore mais comme toi, éternellement, je continuerai.
Ma foi jaillira toujours de mon tombeau désespéré.
Notre vie commune surgira toujours d'un monde en plein déluge.
L'arc du ciel une nouvelle fois annoncera l'alliance,
Celle de l'esprit avec le corps retrouvé,
Celle de l'amour avec le sang ravivé,
Celle de l'homme avec le destin éclairé,
Celle de l'humanité avec la nouveauté,
Celle de Dieu avec des fils debout en face de lui.
Oui Seigneur, avec toi, ensemble, nous nous lèverons et nous ne regarderons plus un père qui s'apitoie sur nous. Nous le regarderons face à face et nous lui dirons : Tu es meilleur que nous, tu es le plus grand, le plus fort, le Très-Haut, le Tout-Puissant : Gloire à Toi ! »

IV – Histoire de la foi en l'homme autonome.

Depuis le siècle des lumières, l'homme s'est mis à penser par lui-même : là où les religions mettaient les dieux pour expliquer la nature, le tonnerre, les éclairs et la peur de la mort, la raison humaine s'est retrouvée seule face à elle-même et à ses explications : l'homme est alors né autonome dans son raisonnement.

De tous ces philosophes, de tous les encyclopédistes et autres chercheurs de la vérité, est née un jour la science et puis sa conquête du monde : tout pouvait s'expliquer, tout pouvait se comprendre, tout pouvait se maîtriser. L'enfant de cette raison omniprésente fut la technique savante. Mais déjà la mort rôdait à vouloir tout décortiquer et tout maîtriser par ses seules forces : la seule perspective intéressante à ses yeux était le rendement productif. Nous étions au XIX^{ème} siècle, les techniques inventaient les usines et puis les ouvriers. Les savants expliquaient tout... sauf la misère née de leur science qui voulait devenir le dieu du nouveau monde et de la productivité.

Alors l'homme s'est dressé et Marx, le philosophe, a de nouveau dominé la science en l'utilisant pour expliquer non seulement l'homme mais l'histoire de sa misère. La science enfin remise aux mains des hommes exploités se retrouvait greffée sur des corps souffrants, méprisés, condamnés, ceux des travailleurs : Elle les ressuscita ! Les hommes alors se levèrent, ils firent les révolutions. Ils reprirent en mains leur destin oublié. Après la conquête de son autonomie sur le plan de la raison, l'homme trouva donc au XIX^{ème} siècle l'autonomie sociale, économique, politique. Les démocraties, les Droits de l'Homme, les libertés, tout était en train de naître et de remettre l'homme debout. Et les militants pouvaient chanter le monde de demain, le paradis humain des corps libérés de leur aliénation. L'humanité ne vivait plus un cycle : elle inventait son histoire.

Mais ce sursaut jailli de la misère analysée, décortiquée, rationalisée est retombé bien vite en butant contre ce qui l'avait fait naître : la loi de l'adversité.

Habitué à « penser » les problèmes, l'homme ne savait plus les « vouloir ». Habitué à « analyser » les questions, l'homme ne savait plus « vivre ». Habitué à « haïr » l'opprimeur, l'homme ne voulait que prendre ce qu'il haïssait en son ennemi au lieu de changer ses raisons d'opprimer. L'envie d'avoir tout, comme les nouveaux rois capitalistes, tua chez la masse le dynamisme du combat. Ainsi peu à peu les hommes désirèrent ce qui les avait opprimés, ils pensèrent ce qu'avant ils voulaient : tous se sont « embourgeoisés ».

Ils se sont mis à réfléchir au lieu de vivre. Ils se sont mis à désirer la richesse au lieu de la conquérir. Ils se sont mis à profiter de quelques avantages au lieu de combattre pour un monde nouveau. Ils se sont assoupis au lieu de trouver en leur corps la loi de l'adversité.

Tous s'est écroulé : le bonheur des uns est devenu la misère de tous. Les corps aliénés dans l'enfance de l'histoire se sont remis debout à l'âge adulte des combats sociaux, et les voilà maintenant assoupis, dégénérés, drogués dans une jeunesse qui meurt avant d'être née. Notre époque se meurt parce que la raison ne vit plus dans des corps d'hommes, parce que l'histoire n'est plus animée par des corps vivants.

Tous avachis, nous n'avons plus rien à espérer, nous n'avons qu'à fuir : à quoi bon faire des révolutions de palais ? A quoi bon défiler si c'est pour

devenir pires que ceux contre qui on manifeste ? A quoi bon combattre si c'est pour nous écrouler après la victoire ? Pourquoi croire en Dieu si ce n'est qu'une idée et que cette idée s'envole en fumée quand nous réfléchissons avec une raison savante et une science de l'histoire ?

Rien, rien ne peut nous sauver : même pas Dieu car nous n'avons plus besoin de lui pour expliquer le monde, et encore moins pour faire des révolutions. Ni Dieu, ni maître, nous sommes nos seuls maîtres ! Savants, hommes politiques, athées, unissons-nous pour en finir avec l'homme : chantons la mort de Dieu puisque telle est notre conquête. C'était il y a dix ans !

Et voilà que maintenant nous voulons encore aller plus loin : ni Dieu, ni maître, soyons nos seuls maîtres, et pourquoi pas les maîtres du néant ? Après la mort de Dieu, pourquoi ne pas faire aussi l'enterrement de l'homme ?

Ainsi en le pensant ou non, nous y allons tous. Certains fuient dans les drogues pour rattraper le courage qui les mord aux talons ; d'autres s'évadent dans la publicité des loisirs de l'avalissement ; d'autres s'enfoncent dans le désespoir de la descente aux enfers ; d'autres crient encore une pancarte à la main : mais c'est pour chanter la mort de leurs propres enfants !...

Quand tout ne tombe pas assez vite en ruines, on se précipite pour faire crouler ce qui persiste à tenir debout : on saccage, on casse, on brise, on tue, et on apprend aux enfants que les nouveaux héros sont les tueurs pas pris. Une seule faute n'est pas pardonnée : celle de battre sa coulpe.

Et par-dessus tout ça, nos prophètes sourient : il faut écouter, il faut comprendre, notre monde n'est pas si mauvais, des herbes poussent sur les ruines, il faut encore chanter l'avenir même si c'est sur le fumier !

Quel avenir ? Quelles herbes poussent ? Peut-on faire la moisson sur des terres en friches ? Peut-on vendanger dans des vignes arrachées ? Peut-on aimer dans des maisons brisées ? Peut-on échanger dans des commerces pillés ? Peut-on encore courir et jouer sur des terrains de fauves et dans des cirques où l'on demande du sang ? Peut-on croire dans des églises qui ne prient plus et secrètent l'ennui ?

De partout les prophètes surgissent au nom de l'esprit, qui reviendrait dit-on. Ils espèrent, ils chantent, ils se sourient, ils s'aiment ? Dans leur regard béat je vois le vague fumeux et non le courage de vivre. Dans leurs prières sans langage, je vois celui de la discorde qui s'ignore en balbutiant des mots dont les gamins ont honte. Dans les miracles qu'ils font je vois l'irrationnel revenir au galop comme dans les temps primitifs. Dans leur amour baveux, je vois les moutons de Panurge courir à l'abîme en chantant une musique mielleuse. Et les religieux bénissent en multipliant leurs propres sectes ou en se faisant une petite cour personnelle :

«A chacun ses chacuns ! J'ai mon petit troupeau : garde donc le tien !».

Tout éclate, même les religions, même les communautés, où donc est le pasteur ?

Je ne vois plus le berger qui conduit son troupeau vers la grande liberté des hommes.

Je ne vois plus le chemin du calvaire s'ouvrir sur la fête éternelle.

Je n'entends plus la voix dont la parole est un glaive tranchant.

On ne suit plus le bœuf dont la tête baissée pour le travail relève celle du troupeau qui avance.

On fait mourir l'agneau parce qu'il révèle le péché des médiocres devenu la vertu des prophètes.

Où donc sera l'esprit descendant comme des langues de feu pour brûler nos peurs et souffler un nouvel enthousiasme ?

Où donc est le langage qui unit en séparant les combattants et en les envoyant affronter l'ennemi des tombeaux ?

Où donc est l'apôtre que tout le monde comprend parce qu'il crie la résurrection des corps ?

Où donc est la communauté qui brûle d'amour en retrouvant l'adversité d'un dieu qui lui dit : « C'en est assez ! Ne mourez plus ! Ressuscitez le monde ! Allez, partez ! ».

Je réclame une nouvelle Pentecôte.

Et je vois que l'esprit d'hier ravive la mémoire enfouie dans nos corps. Je vois que les corps meurtris ont soif de cet esprit. J'entends les champions qui se lèvent et qui crient : « Changez de vie, changez de corps ! Marchez ! Courez avec nous ! Retrouvez le souffle ! Repartez au combat pour un homme nouveau ! ».

J'entends même ces champions me dire : « Dieu n'est pas mort mais qu'il vienne s'il vit, nous avons besoin de lui. Qu'il nous prouve sa force. Qu'il nous entraîne sur ses traces. Et nous verrons s'il est bien le plus fort ».

Voilà le cri prophétique des champions : ils prennent le relais de l'histoire de la conquête de la foi en l'homme. Ils attaquent de front ceux qui laissent l'homme s'en aller vers sa ruine et en même temps ils osent demander à Dieu s'il est un concurrent valable les relançant dans la course vers le progrès humain. Ils disent : l'homme est vivant. Et ils interrogent : Dieu est-il le meilleur et le plus fort ? Ils ne baissent plus la tête devant Dieu comme au temps de la résignation. Ils ne baissent plus la tête comme aux jours modernes de la déchéance et du néant. Ils la relèvent et regardent les autres hommes et Dieu face à face.

Finies pour eux ces communautés qui font retomber les adultes dans leurs phantasmes d'enfants dorlotés : ils veulent eux un amour loyal, franc, capable de résister à l'adversité et de s'en servir pour grandir.

Finis ces prétendus miracles de peureux avides de spectacle et de sécurité : ils veulent voir concrètement comment Dieu est le plus fort sur leur propre terrain, côte à côte avec eux, dans leur propre vie d'hommes autonomes, et debout.

Finie la foi primitive, irrationnelle, infantile : leur foi en l'homme, enracinée dans une histoire récente ne veut pas d'un sous-produit ou d'un prolongement de l'homme : elle veut quelque chose ou quelqu'un qui vient d'en-haut les attaquer de front dans un corps à corps. Les champions veulent la révélation d'un concurrent transcendant, plus puissant qu'eux, ou alors rien du tout. Ils veulent gagner un mieux, quitte à mener une nouvelle bataille, ils ne veulent pas perdre leur grandeur d'homme qui se relève tout seul. Qu'il vienne donc pour eux ce dieu comme un adversaire ! Avant d'accepter son image ils l'affronteront, s'accrocheront à lui, auront l'impression de le vaincre ou seront vaincus, peu importe : au moment où l'un vaincra l'autre, leurs regards s'échangeront, Dieu se reconnaîtra vivant dignement en eux comme en des fils, et eux se reconnaîtront en lui comme le plus fort, le meilleur, le Tout-Puissant, la gloire après lesquels ils courent depuis toujours sans le savoir :

« Qu'attendent les participants aux épreuves sportives de cet effort âpre et de cette compétition qui demande, tout au long de l'année, les sacrifices consentis à l'entraînement, la réserve sinon l'abstinence à l'égard des poisons

civilisés, de l'alcool, du tabac, un vigilant contrôle de soi-même ? Une meilleure hygiène de vie sans aucun doute.

Le corps médical tout entier admet maintenant que le sport, tout au moins dans un exercice modéré, est le grand adversaire de la sénescence, qu'il retarde et réduit ce que l'homme du XVII^{ème} siècle appelait les «inconvénients de l'âge». Il y a quelques années, j'ai proposé, pour le sport en général, cette devise d'encouragement : «Vous ne vivrez peut-être pas plus vieux. Vous vivrez sûrement plus jeunes». Je crois aujourd'hui, et beaucoup d'opinions médicales m'invitent à croire, qu'il faut apporter une retouche à ma formule et dire : «Vous vivrez aussi plus vieux».

Le sport, entretien, conservation du corps, défense de l'intégrité du corps contre l'inéluctable érosion de la vie. Il est aussi défi lancé au corps, tourment infligé au corps pour le contraindre jusqu'à ses extrêmes possibilités. Il est l'asservissement volontaire de l'esprit à l'effort du muscle et l'asservissement du muscle au progrès de l'esprit : «L'esprit est le cavalier, le corps est le cheval». Je me représente assez bien le cross sous l'aspect de la ruée dans les sous-bois de milliers de cavaliers pédestres poussant, soignant, torturant leurs montures, c'est-à-dire leurs propres corps.

Le sport est contradiction. Il est matière et il est pensée. Il est plaisir et il est souffrance. Il est plongé dans les profondeurs du subconscient originel et il est dépassement. Il est jeu et il est peine. Il est libération joyeuse et il est austérité, ascèse. Il est sage économie des forces et il est folie. Il est sélection, mais entre des égaux, avec la ligne de départ qui est la même pour tout le monde. Il est compétition mais dans l'amitié, guerre mais dans la paix. Il est solitude du chacun pour soi et contre tous, et il est le bonheur de courir près de ses frères peut-être inconnus, unis à vous pour quelques minutes par le même rythme de la foulée, le même battement de cœur, le même souffle, et qu'il va falloir tenter de vaincre.

Tu étais derrière lui, tes pas dans ses pas. Tu ne perdais pas de terrain, fût-ce la largeur d'une main. Tu peux donc peut-être en gagner. Tu en gagnes centimètre après centimètre. Tu aperçois déjà son visage en profil perdu et la vapeur de son souffle dans l'air gelé. Il est à ta main. Vous voici sur la même ligne. Voici l'instant divin. Tu remportes cette victoire qui ne t'apportera rien d'autre qu'elle-même, cette victoire pure et obscure, sans profit et sans signification. Cette victoire... A ton passage, ton rival tourne la tête vers toi. Vas-tu lire le dépit sur son visage ? Tu y lis le bonheur, car ce visage, c'est le tien. Celui que tu es en train de vaincre, c'est toi-même»

J'ajouterai seulement une chose à cette citation de Thierry Maulnier : «voici l'instant divin, voici aussi l'instant de Dieu».

En effet, Dieu demain sera dans ce visage qui nous dépasse ou que nous dépassons mais il ne sera jamais plus à notre place ou dans un trou d'ignorance ou dans un trou de volonté, ni bien sûr sur la touche où l'on refuse béatement cette compétition et ce corps à corps.

V – Etre prêtre à l'école des champions.

Annoncer Dieu au monde d'aujourd'hui à la manière des champions, ce n'est pas enseigner une doctrine mais convaincre par la parole tranchante, incisive, percutante ; c'est crier avec une voix vivante les exigences de l'évangile

et sa radicalité absolue. Quand je prêche, je n'essaie pas de faire du style pour faire passer de belles idées, je vis pendant quelques instants la parole de Dieu comme je la vis en courant : comme un souffle, un rythme, une énergie, une volonté, une adversité, une résistance, une force de conversion. Une prédication ne doit pas plaire ou endormir : elle doit allumer des débats, des affrontements d'idées, des passions ; elle doit faire réagir, faire crier « victoire » ou faire crier « au fou » mais jamais laisser indifférent ; elle doit parfois même élever jusqu'à la sensation mystique ou essayer d'en être l'expression vivante.

Etre pasteur à la manière des champions, ce n'est pas aimer des fidèles, des militants, qui m'écoutent, m'admirent, m'entourent ; ce n'est pas me faire une cour d'amis qui me consolent de ma solitude ou font les éloges de mes sacrifices ; ce n'est pas flatter ceux qui viennent travailler avec moi et célébrer leur gentillesse, leur foi, leur dévouement, leur courage. Pour moi, être pasteur c'est entraîner, donner le dynamisme, secouer le peloton, exhorter les traînants, affronter les endormis, encourager les lutteurs, me faire des adversaires... et nous serrer tous la main après nos bonnes batailles et nos progrès communs.

Etre prêtre à l'école des champions, c'est célébrer la fête d'une marche commune vers l'exigence ; c'est partager le pain après avoir communiqué au sacrifice des corps qui se blessent pour vivre une autre vie ; c'est partager le vin après l'avoir consacré dans le sang d'un dieu qui vient nous prendre dans sa course et son histoire où il reste le roi vainqueur.

Etre apôtre dans la foulée des champions, c'est proposer avant même d'être attendu ; c'est contrecarrer avant même d'être demandé ; c'est faire descendre le feu qui vient d'en-haut alors qu'on attend des caresses ; c'est faire mal alors qu'on désire le bien et le plaisir ; c'est faire devenir adulte alors qu'on se plaît dans l'infantilisme ; c'est secouer et redresser brutalement ceux que le monde fait basement ramper en leur disant : « Vous êtes divins, sublimes, beaux, attirants, doux au regard, super-ceci, extra-cela, dignes des rois, au-dessus du ciel, seigneurs de l'histoire, savants, géniaux, super-extra, inouïs et j'en passe !... »

Les champions m'ont appris que le prêtre ne devait pas attendre qu'on vote pour lui, qu'on le délègue, qu'on le divinise au-dessus des communautés humaines : ils m'ont appris que sa grandeur venait d'en-haut, non de la base. Ils m'ont demandé de chercher un dieu plus volontaire encore que leur volonté, plus grand que leur grandeur. Ils m'ont demandé de leur révéler le dieu qu'ils n'attendent pas et dont ils n'ont pas besoin : un dieu autre que le meilleur de leurs adversaires, un dieu qui les fasse gagner la gloire d'en-haut et pas le petit bonheur terre à terre qu'ils ont rejeté depuis belle lurette. Sans me le dire, ils m'ont fait comprendre qu'il fallait être signe d'une alliance dans le corps à corps et dans le sacrifice du sang qui anime une vie radicalement nouvelle.

VI — Méditation.

De l'arbre de la mort à l'arbre de la vie.

« Mort ! C'est la fin. La mort a signé son arrêt. Échec. Tout ce que je croyais voir s'écroule. La vie ne dure pas. C'est l'échec monstrueux de cet élan que je fus. Toutes mes forces poussées, tendues ...vers quoi ? Vers un soleil que l'arbre s'efforçait d'atteindre, vers lequel il poussait et étendait ses branches.

L'arbre a été abattu au cœur de sa force. Sinon il aurait toujours grandi, il aurait étendu dans l'espace ses branches épanouies, il aurait caressé les vents et ruisselé la pluie. Il est coupé, il est bas. Sans personne d'autre que lui-même pour pleurer.

Mais il ne pleure pas. Il cherche seulement à se redresser et à replanter ses racines dans le sol, à fouiller la terre, à puiser sa sève, mais les racines sont à nu, elles battent l'air désespérément, les bras en croix. Seul le souvenir creux comme un rêve lui présente l'image droite et immense de la vie.

Couché, il attend. Il attendra toujours, lui que ne fait que pousser, pousser. L'attente le tue, lui qui est déjà mort. Et pourtant il ne sait qu'attendre. Il est couché, il est bas. Alors que son image grandit dans le flou de son esprit, il vit ce qu'il pourrait vivre, mais ce n'est pas vrai. C'est du rêve. La mort est une impuissance.

Si seulement il pouvait pourrir et féconder la terre, si seulement sa substance pouvait se transformer et par la glauque fermentation arracher de la terre une pousse, un grain sur lequel il fonderait son espérance. Non, cet arbre n'a pas de fils : «La graine doit pourrir pour porter du fruit». Lui est mort mais il ne pourrira pas. Il restera l'image de son dernier jour, au fil du temps.

Et pourtant, elle était si belle cette image, elle aurait dû grandir... Il est là couché, bas.

Mais son regret s'use et s'amenuise au fil des jours. L'habitude le prend, et il devient étranger à sa stérilité. La forêt l'englobe, les mousses le recouvrent : cela lui plaît presque...

Cette nuit l'orage a été gigantesque, l'arbre mort a un peu roulé dans la pente, comme de la terre. Demain, le premier bourgeon de cerisier sauvage s'ouvrira. Il éclate de joie, c'est le nouveau printemps, c'est la vie ! Avec cette première fleur, c'est Pâques ! Il éclate de joie, il se réincarne, il est ressuscité*^{*}

**François Bicket.*

CHAPITRE VIII

Michel JAZY
«L'état de grâce» – Le visage de la victoire.

I – La grâce et le visage rayonnant.

Tout le monde s'en souvient... et tout le monde regrette ce passé : où sont donc ces jours de gloire des Jazy, Bogey, Bernard... qui faisaient frémir la France et faisaient naître des vocations dans les chaumières ?

Enfant, quand je les regardais, j'étais attiré et fasciné : la gloire, ce n'est donc pas l'exaltation d'un surhomme, c'est le rayonnement d'un homme, c'est la puissance de conviction d'un visage tellement heureux que la vie en jaillit et se transmet comme un foyer donne sa flamme. Jazy n'était pas une vedette mais un champion et un apôtre : il faisait des émules et j'en fus une parmi des milliers que Michel ne connaît pas.

Je n'ai jamais rencontré directement celui qui a fait battre notre cœur d'enfants et celui de la France entière à Rome, à Tokyo, aux Jeux Olympiques ou dans tant de défis européens et mondiaux. Voilà la gloire : c'est une capacité inouïe de tenter l'impossible, c'est l'audace enflammée qui ne s'écoute pas, c'est la fascination d'un homme qui rayonne la vie plus forte que les difficultés et les obstacles de nos chemins. La gloire n'isole pas, elle rapproche des autres, elle pénètre les autres ; elle relève et anime ceux qui par leurs seules forces ont envie d'arrêter. Si Sylvain Cacciatore convainc par l'exemple, Michel Jazy le faisait par la réussite et c'est tout autre chose. Alors dans notre pastorale des champions, il sera le visage rayonnant son bonheur, le visage du berger. Ce sera ce trait de lumière qui ricoche en mille feux sur les hommes comme le soleil radieux étincelle de mille flammes la mer du matin.

Claudiel dit d'un de ses personnages : «ses yeux ne reçoivent pas la lumière, ils la donnent».

J'ai souvent vu le regard des vainqueurs : de Coux, de Levisse, de Tijou, ces dernières années, après leurs victoires aux championnats de France. Passant

à côté d'eux, j'ai vu qu'ils ne me voyaient pas, ni la foule non plus : ils regardent autre chose. La gloire qui les illumine, c'est la joie d'exhorter à nous y mettre tous, c'est l'attraction des hommes sublimés, c'est la transcendance venue habiter l'espace d'un moment les humains qui l'attendent. Les vainqueurs au regard rayonnant ne voient pas leurs admirateurs : ils voient les kilomètres accumulés, les heures de lutte solitaire et de souffrance face à face avec leur volonté, les entraînements éternellement recommencés, leurs limites franchies et reculées centimètre par centimètre : ils voient la marée de leurs efforts où chaque jour il faut repartir pour arriver au même endroit, parfois même pour régresser, rarement pour être sûrs d'avoir progressé. Tout cela ressurgit en un instant dans le regard vainqueur mais pour se fondre et s'oublier en une « extase » qui révèle que les champions voient encore autre chose : l'invisible, l'autre vie, l'infini, la lumière, le sublime. Ainsi les grands rayonnent parce qu'ils reflètent une plénitude, une paix, une grâce puisées là-haut au sommet de leurs efforts, au bout de leur victoire.

Je me souviens de ce jour où Michel Jazy venait de battre son troisième record mondial consécutif et donnait pour explication : j'étais en « état de grâce ». Encore une expression que j'entends souvent sur les stades ou dans les commentaires sportifs. C'est l'expérience humaine que la religion décrit sans y mettre grand chose comme contenu visible. Une fois de plus il faut le reconnaître : le langage des croyants jongle avec des mots qui résonnent le vide et endorment les foules pendant que celui des incroyants qui vivent à fond le récupère pour nommer l'infini qu'ils rencontrent sans le reconnaître pleinement.

La forme qui saisit les champions régionaux, nationaux, internationaux, tous ceux qui se dépassent à un échelon ou à un autre peu importe, ce génie des dieux qui vient illuminer un corps arrive on ne sait pourquoi, ni comment, ni pour combien de temps : et il repart de la même manière. C'est une expérience inouïe qui exalte en apprenant l'humilité : cette grâce nous possède, nous élève, nous fait toucher les cieux, mais nous ne la possédons pas, nous ne l'emprisonnons pas, nous ne pouvons pas la fixer sur notre terre. La grâce des champions est un « mystère ». On ne sait d'où elle vient ni où elle va, elle nous emporte, nous exalte, et nous laisse modestes quand elle repart.

Gabriel Marcel fait la distinction entre le « mystère » et le « problème ». La grâce, la forme, n'est pas un « problème », une énigme qu'on peut résoudre, une donnée qu'on peut reproduire au gré de sa volonté, un objet qu'on peut analyser, une chose qu'on peut décortiquer. La forme, l'état de grâce est un « mystère », parce que c'est une autre vie, une vie plus riche, un don et que cette vie est « inépuisable », immense, infinie, tout autre. Le mystère n'est pas ce qu'on ne peut pas comprendre mais ce qu'on a jamais fini de comprendre parce que c'est inépuisable ; c'est ce qu'on n'explique pas mais qu'on peut quand même approfondir en s'y plongeant. Quand on regarde la mer on étudie, contemple une surface, un problème. Quand on s'y plonge, on vit à l'infini sans pouvoir expliquer la sensation, la fraîcheur, la renaissance, la libération, la joie du corps et de tout l'être. La vie est un mystère : il faut plonger en elle plutôt que de chercher à expliquer ; nous comprenons en vivant non en raisonnant. Voilà pourquoi tous les philosophes de l'existence, les « existentialistes », rejoignent Blondel et son action : le sens de la vie n'est pas dans la pensée qui « cogite » mais dans l'expérience, l'action, l'engagement, la vie, la volonté en déploiement. Quand la vie remporte des victoires sur le

néant rien d'étonnant si elle devient la gloire : le rayonnement d'un champion sur les foules. En effet, alors, tout le monde participe, communie à la vérité profonde, à la source de la vie. Quand cette source devient un jet qui illumine les hommes, nous vivons tous un instant d'éternité : c'est cela la grande leçon philosophique qui s'élève des stades les grands jours où des milliers, des millions plongent quelques minutes à travers un regard vainqueur dans la mer de la vie. Pourquoi la philosophie est-elle toujours là où l'on s'ennuie ? Pourquoi pense-t-on en tout cas qu'elle est synonyme de flou, de doute, d'à peu près, d'incompréhension ? Si elle jaillit des corps, alors tout change, et c'est ma proposition.

Gabriel Marcel distingue également «l'être» et «l'avoir». Un champion «est» en forme, il «n'a» pas la forme. L'avoir fait penser à un objet que l'on a, que l'on conserve, que l'on jette, à quelque chose de figé, de monnayable, d'échangeable, d'extérieur à soi. On n'a pas la forme car elle nous vient, nous enveloppe comme l'eau de la mer et nous fuit entre les mains si on veut la garder ; elle nous possède mais nous ne la possédons pas. Nous l'accueillons, nous ne la prenons pas et nous ne la donnons pas ; nous l'assimilons, nous ne la regardons pas comme quelque chose d'extérieur ; nous en vivons surtout, et la vie se reçoit, s'expérimente, se transcende, progresse, surgit, grandit mais sans que nous sachions ni d'où elle vient, ni où elle va ; elle nous emporte comme la mer, à condition de nous y plonger : nous «sommes» alors «dans» la mer, nous «n'avons» pas la mer pour nous. Ainsi la forme des champions est une manière d'être, non un avoir. Cette manière d'être d'un instant, d'un mois, peut-elle se refléter dans toute la vie ? Je le crois et ce serait cela une philosophie du sport : chercher comment trouver la forme sur le terrain sportif, mais surtout comment être après autrement dans toute la vie.

C'est peut-être cette forme dans la vie qui impressionne le plus les gens qui nous connaissent : «Comme vous avez l'air en forme ! Vous êtes toujours en forme !» Nous dit-on souvent. Voilà les fruits véritables du sport amateur : nous vivons autrement et nous rayonnons cette vie nouvelle. Nous ne devons donc pas chercher le prix de nos efforts dans un cadeau, un chèque, parce que ce serait réduire la grâce de la vie à un objet, à un avoir qu'on échange, à un produit du travail, à une valeur commerciale, banale. Ce serait peut-être même faire une sorte de sacrilège : si la forme est un don, il faut la «saluer» comme dit Gabriel Marcel à propos de ce qui nous dépasse et nous enveloppe de son mystère. Saluer, c'est vénérer, respecter, aimer, non réduire à un objet terrestre. C'est la manière concrète, pratique, «existentielle», de révéler que l'homme vivant à fond est naturellement ouvert sur une transcendance : «j'étais en état de grâce» nous dit Jazy, avec l'air de dire : «je n'y suis pour rien, tout vient d'ailleurs ; je ne comprends pas mais je vis une réalité qui m'enveloppe, une extase qui m'élève».

Cette grâce-là n'est pas une «prédestination» : elle est le fruit de la volonté, comme la foi des anonymes du peloton. Les grands champions cueillent la grâce parce qu'ils ont travaillé des heures, des mois, des années pour un instant, quelques mètres, quelques dixièmes de seconde. Bien sûr tout homme est plus ou moins doué au départ et les champions olympiques sont tous des dons de la nature avant même de se mettre au travail. Seulement, à partir de cette matière première, il faut une énergie que seule la volonté peut trouver et porter aux sommets de la gloire. Tous ceux qui ont des résultats le

«méritent». «L'athlétisme ne supporte pas la médiocrité» dit-on souvent, j'ajouterais : «la paresse». On dit souvent : «Les derniers ont plus de mérite que les premiers». C'est faux, archi-faux : ils ont moins de consolations, de satisfactions, de rayonnement, c'est vrai. Mais quand on n'a plus rien à gagner, automatiquement on se laisse aller, on «laisse courir», on relâche l'effort. Les premiers ne se permettent aucune minute de relâchement, et aucun jour de repos, alors qu'à l'arrière... Suivant l'expression il faut leur «tirer notre chapeau», les «saluer», reconnaître : voilà nos modèles, voilà des hommes. Le mérite des grands est incroyable, on dit que c'est de l'orgueil : Je dis alors que leur orgueil est notre humilité.

En effet tous les profanes disent : «si j'avais pu, je me serais entraîné, j'aurais fait ceci... et puis cela... vous auriez vu...», bref tout le monde serait champion olympique si... rêve, phantasme monstrueux ! Et bêtise inouïe : vous seriez champions olympiques ? Et vous ne marchez même pas le dimanche ! Vous seriez internationaux ? Et vous n'êtes même pas capables de travailler et de suer dans votre métier ! C'est toujours difficile de reconnaître quelqu'un meilleur que soi et plus grand que soi ! Dans ces cas-là, ou on s'identifie à l'homme qui révèle la noblesse et la grandeur et on en fait une vedette : il est content, les admirateurs aussi, puisque en fait ils se voient en lui, ils «s'y croient», c'est-à-dire qu'ils s'admirent eux-mêmes en lui comme Narcisse devant sa mare. Ou bien alors à voir trop dans cette grandeur la révélation de la médiocrité des profanes, on critique, on rabaisse, on accuse : «c'est un orgueilleux», comme pour refuser de voir où l'on en est, de buter contre le néant des vies routinières pour une fois manifesté au grand jour. Mais vite, oublions tout ça, fuyons l'horreur du vide : voilà qui explique la désertion des stades actuellement dans notre pays. On veut du spectacle, mais pas celui du vide général, alors on va ailleurs chercher des jeux... quand ce n'est pas du sang. Pour ma part je trouve que les grands m'ont appris à m'élever mais aussi à me situer à mon juste niveau sans rêver d'être ceci ou cela, si... j'ai appris l'humilité en regardant leur grandeur et ma propre mesure par rapport à eux. En rencontrant leur regard, leurs gestes de victoire, la lumière de leurs yeux, j'ai vu aussi que la vraie grandeur était bien plus haute encore et que nous étions tous petits devant la véritable gloire.

II – L'idole et le champion.

Robert Bogey nous dit souvent qu'à son époque au temps des grands affrontements entre lui, Bernard, Jazy, les foules se déplaçaient même pour un championnat régional. C'était l'époque des victoires peut-être, c'était aussi celle où l'on croyait à l'effort, et où on n'allait pas admirer des «idoles» mais des «exemples». C'est une autre manière de distinguer la vedette et le champion, mais cette fois en voyant leur implication dans la mentalité de ceux qui les regardent.

L'idole est la projection de notre désir narcissique ; c'est le vide de nos vies transporté sur quelqu'un qui nous le fait oublier et nous en distrait. Pascal le disait déjà de son époque et des jeux : c'est du divertissement.

- Quand on ne vit plus rien, comme on a peur de ce vide, on le fuit, on cherche à se distraire pour oublier. Plus on fait du bruit, plus on orchestre ce bruit, et mieux ça vaut car alors on entend d'autant moins le reste de conscience qui

dit : «mettez-vous à l'ouvrage vous aussi, face à vous-même, à votre corps, à votre vie». On ne vaut plus rien, alors on idolâtre quelqu'un comme s'il fallait un arbre pour masquer la forêt de notre société sans grandeur. Regardez les idoles de la chanson, des variétés, du cinéma : du vent qu'on brasse pour faire croire qu'il nous emporte ! Et on crie toujours plus, et on ajoute toujours plus de fioritures et de bassesses pour que ces nouveautés extérieures masquent l'abîme intérieur. Une vedette est une idole.

Un champion n'est pas la projection du désir d'être admiré ou d'oublier. C'est l'expression de la volonté de tous, de l'effort qui fait tendre tout le monde au bout de la vie et du corps humains. Un grand artiste est applaudi non parce qu'il fait du bruit mais parce qu'il exprime mieux que les profanes la beauté de la vie ; il crée donc par son art une communion dans l'auditoire ; quand il est applaudi, il reçoit la reconnaissance de ceux qu'il a fait vivre dans la beauté le temps d'un concert, mais c'est tout : on garde une distance par rapport à lui, celle du respect, on ne se jette pas sur lui comme sur nos idoles. Le champion est ainsi : il a des dons, mais c'est pour exprimer par son corps la force de tous les hommes, l'élan vital qui couve en chacun, la vie qui nous emporte. Il est donc la vague de la mer qui monte plus haut que les autres mais il exprime ce qui vient du fond de l'océan de tous : ce qui gît vivant dans les profondeurs de nos corps. Le champion comme l'artiste exprime mieux ce que tous ressentent sans pouvoir le dire : ils créent tous deux une communion, l'un avec sa course, l'autre avec sa musique, l'un avec son corps en mouvement, l'autre avec son corps qui ressent et entend, l'un pour crier la force de la vie, l'autre pour en chanter la beauté. Ce ne sont pas des idoles, ce sont des «célébrants».

Le prêtre est un célébrant : il exprime le divin latent en chacune de nos vies. Il n'est pas une vedette, il ne doit pas jouer à la vedette, il doit créer une communion : il doit exprimer avec des gestes, des rites, des paroles, des chants, le divin vivant en nos vies et même en nos corps. Il exprime ce qui anime le monde mais il ne vient pas du monde comme le champion et l'artiste ne sont pas le produit des hommes et des spectateurs mais les signes de la grâce, les «états» de la grâce, la grâce stabilisée dans un corps pour quelques instants, personnifiée, corporalisée. Voilà pourquoi le prêtre, l'artiste, le champion sont des hommes «séparés», «différents», «à part» : ils ont un rayonnement spécial qui crée une communion mais ils viennent d'en-haut et on ne peut prendre ce qu'ils ont comme une chose, un objet, un commerce, une image qu'on distribue.

Beaucoup de jeunes idolâtrèrent les vedettes comme autrefois on adorait les idoles : les païens vénéraient une statue, les adolescents vénèrent maintenant des images de vedettes. Dans chacun des deux cas, il y a le vide, l'identification, la confusion : jamais la plénitude, la séparation, la communion dans la différence. C'est comme dans les communautés ou sectes dites spirituelles ou prophétiques : on idolâtre ses rêves d'enfant, ses rêves d'une amitié universelle sans problème et sans adversité ; on s'identifie les uns aux autres, on s'appelle «frère», «soeur», on s'embrasse, on s'aime, c'est la confusion puérile, naïve et dangereuse. Où donc est l'esprit de Pentecôte qui est un même feu mais en se séparant en flammes différentes ? Celles-ci donnent à chaque apôtre le courage de porter son nom propre et d'affronter celui des autres dans la loi de l'adversité et du combat universel pour l'homme nouveau. L'idole donne donc l'illusion d'une communion dans le même esprit

d'amour ; le champion comme l'apôtre, le prêtre, l'artiste créent une communion en séparant les individus dans le même courage d'affronter et d'aimer la vie sans se confondre les uns les autres.

III — La santé des vivants.

Jazy était le visage même de la gloire, de l'état de grâce, de la forme. Curieusement aussi on disait de lui : « Jazy, c'est la santé ! » Oui c'est curieux : la santé n'est pas chez les champions une simple affaire médicale ou un don de la nature, c'est tout un style de vie et de comportement.

La santé des sportifs n'a rien à voir avec celle des vedettes qu'on nous donne en spectacle ou celle des prophètes qu'on dit spirituels. Leur corps contredit formellement le corps ramolli et dégénéré de ces idoles : preuve, s'il y en avait encore besoin, que idolâtrie, paganisme, adolescence puérole, végétariats, confusion spirituelle et décadence générale vont bien ensemble.

Par contre, et cela corrobore la thèse sportive d'une correspondance entre la grâce et la santé, on dit du Pape Jean-Paul II « Quelle santé ! » On dit aussi de lui « Il joue la vedette ». Je pense que c'est un champion, un champion de l'homme qui ose se montrer, s'affirmer, tenter l'aventure, et qui veut gagner et faire gagner la foi et l'homme. Mais comme tout champion, il gêne, alors on l'accuse « C'est une vedette ! »

Rayonner la vie, la foi, l'idéal, la grâce, va donc de pair avec la santé. Non que les malades soient des hommes moindres, mais un malade ne doit pas être un homme qu'on rabaisse et sur qui on se penche ; ce doit être un homme qui tend vers la guérison, la santé, la vie que d'autres expriment mieux et peuvent lui donner par cette attirance ou leur travail.

La santé est synonyme de la forme mais ce n'est pas l'état de grâce : la santé est la condition physique permanente d'un champion ; la forme est sa condition physique supérieure mais provisoire ; la grâce est sa condition physique transcendée mais instantanée, momentanée. On dit que la qualité première des coureurs à pied est la santé : c'est vrai ! parce qu'il faut une condition physique solide pour affronter tous les temps, toutes les fatigues, tous les terrains, toutes les saisons. L'état de grâce c'est le fruit qu'on cueille un jour, la vague qui émerge un moment alors que la santé est l'arbre qui vit toute l'année, la mer qui porte des siècles d'histoire. La santé c'est donc le corps permanent du champion ; la forme c'est son corps occasionnel, d'un mois, de deux dans l'année ; l'état de grâce c'est son corps rayonnant d'un moment, d'une course, d'un instant dans la course.

Quand santé, forme et état de grâce se lisent sur un visage, on les appelle « bonheur », « joie », « gloire ». Le bonheur c'est le visage de l'homme en santé qui vit à fond ce pourquoi il est fait d'une manière permanente. La joie c'est le visage de l'homme en forme qui commence à ressentir le passage vers la transcendance, l'élévation vers le haut de son bonheur normal. La gloire c'est le visage de l'homme en état de grâce : c'est le bonheur qui jaillit en joie et éclate de lumière pour rayonner sur les autres.

Hélas notre monde ne sait plus lire ces visages et les champions sentant qu'ils sont seuls et qu'ils n'ont plus rien à dire deviennent tristes... Ou bien alors ils font admirer ce qu'on attend d'eux : le spectacle éphémère du vide et le cinéma des pantins qui gesticulent pour « divertir ».

Yves Jeannotat demande que revienne enfin ce temps où la joie demeurait sur les visages des grands et dans le cœur de tous ceux qui communiaient à leur vie profonde à travers leur corps transcédé :

«Plus que le plaisir, la joie illumine le visage de ceux qu'elle inonde. Elle donne aux personnes qu'elle habite la transparence caractéristique des personnages de Giono, une grande sérénité, une flamme poétique aussi, qui s'alimente également aux espaces infinis de tranquillité et aux flots turbulents de la passion. L'homme de la terre connaît la joie. Elle lui est nécessaire. Il ne saurait s'en passer. S'il vient à la perdre au contact de l'acier ou du béton, il est mûr pour la ville et ce qu'il croit être ses plaisirs. En réalité, souvent, ennui et désespoir.

Le coureur, lui aussi, boit à la fontaine de la joie. Chez lui comme chez le paysan, selon les traditions, il reste une part d'inutile dans tous ses déploiements de force, de telle sorte que, le soir venu, sa poitrine se gonfle de contentement et du simple bonheur de vivre.

Mais voilà que, de plus en plus, son visage s'allonge et devient triste. Que faire pour que sa joie demeure ? Cette joie, sans laquelle le sport et toutes ses vertus, ses sains débordements, ses souffrances, ses tendresses aussi, est vouée au dessèchement. Faut-il craindre qu'il ne reste plus de lui, bientôt, qu'un squelette sinistre ?

Chacun se plaît à le reconnaître : le sport se vide progressivement de son essence et présente tous les signes avant-coureurs de la décadence et de l'effritement : cupidité, mensonge, violence, intérêt, fourberie, lassitude... Les enlacements stupides des footballeurs manquent de vérité et de spontanéité ; le poing levé des vainqueurs n'est plus un signe d'exubérance, mais un geste de vengeance ; la médaille est présentée à bout de bras comme un défi politique ; les déclarations tonitruantes se multiplient et elles recèlent, sous des apparences de haute moralité, un objectif commercial et publicitaire à peine dissimulé. Il n'est pas jusqu'aux populaires qui perdent leur sourire, avant, pendant, et après l'entraînement, avant, pendant et après la compétition, parce qu'ils troquent le souci de leur santé contre celui du chronomètre, parce qu'il manque un colifichet à leur tableau des souvenirs. Faudrait-il donner raison à ce défaitiste clairvoyant qui, remuant le fiel dans son encrier, écrivit un jour : «Zéro pour le spectacle, zéro pour la beauté, zéro pour la santé même physique, zéro pour l'utilité, zéro pour la signification : voilà tout le sport ?»

Non, certes, mais à condition d'avoir des arguments contraires. Or, lorsqu'on se plonge hardiment à l'intérieur des grands moments du sport populaire pour les vivre de l'intérieur, on en ressort inquiet, pour les autres et pour soi-même – contamination ? –, car l'esprit qui fait déferler par vague la masse des coureurs à pied porte en lui un germe polluant. De moins en moins de coureurs donnent l'impression d'aller à la fête. Leurs heures creuses – et quelquefois les autres aussi – se peuplent de préoccupations futiles. Ils perdent le sens et l'ordre des vraies valeurs. Ils affirment un égoïsme grandissant : il semble bien que la joie les abandonne !

Ceux qui tiennent à préserver ou à retrouver la joie pour la savourer pleinement doivent opter pour des motivations simples : apprendre à redécouvrir et à écouter son corps, par exemple, ou réapprendre à jouer, pour le seul contentement, et pour que la jeunesse reste une affaire de cœur dans l'élan passionné et dans l'effort créateur. Comme le disait Bergson : «Le but

de l'effort est la création. La récompense de la création, c'est la joie, cette joie qui annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire !»

Je m'en suis pris à la foule, Jeannotat s'en prend aussi aux vedettes qui «s'étudient» trop mais le résultat est le même : le sport n'est plus l'expression de l'élan vital qui anime les uns et les autres, la «santé» qui habite chacun et qu'il faut cultiver. Il ne faut donc pas confondre ce que Jeannotat appelle «le souci de la santé» et la santé. Jazy est l'exemple même du champion qui ne se tâte pas, ne s'ausculte pas continuellement : c'est un fruit de la nature non de la médecine ou de la biologie.

Évidemment, il faut des médecins et des biologistes mais que leur science ne brise pas l'élan vital, la joie de donner, et même parfois de faire des erreurs ! Que la science fasse mieux vivre en servant cette joie non en la contenant ou en la bloquant. La médecine ou la biologie ne doivent pas nous donner des chiffres, des recettes, des médicaments, des ordonnances, mais seulement des moyens de canaliser notre énergie, d'ordonner nos efforts, de concentrer notre vitalité vers un dépassement.

Récemment nous avons eu à Aix-les-Bains un débat avec les médecins du centre médico-sportif de la ville. J'ai dit personnellement qu'un champion se méfie toujours de la science biologique parce qu'elle le décortique en morceaux et tue la vie comme le spécialiste technique de l'entraînement brise le mouvement au lieu d'en faire la fête de l'homme. Non, jamais des notes inscrites les unes après les autres ne feront une symphonie. Jamais les recettes médicales et les analyses scientifiques ne donneront la santé des vivants. Je le disais déjà de Cacciatore : la santé est un don mais elle se fait aussi, elle se cultive, elle est aussi un fruit de la volonté. Personnellement par exemple je n'ai pris depuis quinze ans que trois cachets d'aspirine et j'ai encore les dates de ces événements dans la tête tellement ils me semblaient contraires à mon idéal et à ma philosophie sportive. Les jours où le tonus baisse, je me repose, je ne cherche pas à le retrouver artificiellement. Je prêche donc l'autonomie de l'homme jusqu'à cette autonomie physique et médicale. Que je suis triste en voyant ces files de bien-portants dévaliser les pharmacies pour le moindre incident, pour un petit mal de tête, pour une petite fatigue, pour une angoisse supposée, pour une inquiétude mal résorbée, pour un énervement qui a donné des sueurs : quelle décrépitude ! Ces méthodes puisent dans les fonds de la sécurité sociale mais surtout dans les fonds de la nature qu'elles profanent. C'est aussi un véritable mépris à l'égard des vrais malades : ceux qui sont couchés ou brisés par la maladie irrémédiable et implacable ne se reconnaissent pas dans tous ces défilés de faux soucieux dont seule la tête mériterait d'être soignée. Tous ces gens-là ouvrent un chemin irréversible : quand le vrai mal les frappera, leur corps rongé par les médicaments inutiles ne réagira plus aux vrais remèdes. Respecter la santé, respecter la médecine, c'est aussi respecter la vraie maladie, celle qui révèle à l'homme ses limites et sa destinée.

Quand nous avons eu cette réunion au Centre Médico-Sportif, Robert Bogey a lancé ses traditionnelles théories qui font mouche et font baisser la tête des soi-disant experts scientifiques : «les vrais champions sont toujours en avance sur leur temps. Quand Zatopeck a dit aux spécialistes médicaux de l'époque ses méthodes d'entraînement, tous ont crié au scandale et prédit l'éclatement de son cœur. Maintenant le moindre régional en fait autant que

Zatopeck». Voilà la science : elle analyse le présent et le passé mais n'a aucun don pour anticiper l'avenir. C'est la vie jaillissante, exubérante qui trace les chemins du futur. La culture scientifique doit animer la culture physique non la remplacer ou se construire en marge d'elle.

Le champion qui invente l'avenir n'est pourtant pas un farfelu, un original qui se lance à l'aveuglette dans des expériences douteuses et peut-être dangereuses. On nous apprend en effet à tout calculer, tout prévoir : le régime, le poids, les incidents, les accidents éventuels. Mais ces calculs ne sont pas des recettes mortes, ce sont des moyens au service de nos corps vivants. Nous réfléchissons mais nos prévisions calculées sont emportées par la passion de courir non par la peur de manquer de quelque chose. En ce sens-là aussi les champions annoncent l'avenir : la maladie n'est pas toujours une fatalité. Il faut la prévenir, se méfier, il faut cultiver sa santé, se forger un corps résistant, endurant.

Il y a parfois des méthodes radicales, Monsieur Pallière a lancé en France sa célèbre formule de «l'entraînement sauvage, global et naturel». C'est celui qui forge la santé. Voilà pourquoi, dans cette ligne du maître, certains athlètes aixois autrefois s'entraînaient tout nus dans la neige l'hiver dans le Massif des Beauges. Je n'ai pas pu vérifier cette pratique, mais par contre, j'ai vu souvent des coureurs du club s'entraîner les pieds nus dans la boue, le froid, la neige de l'hippodrome et du golf aixois. Ces méthodes sont dures mais la santé qui en découle résiste aux microbes qui envahissent, paraît-il, de plus en plus même les jeunes et les enfants qu'on dorlote et qu'on drogue dès les premiers cris de la douleur la plus bénigne.

Je pense donc personnellement que l'avenir de la médecine se joue dans une médecine préventive, conseillère de gens désireux de se prendre en mains, de devenir autonomes dans leur propre corps. Le médecin ne doit pas jouer le rôle d'un père protecteur cajolant son client même si cela lui rapporte beaucoup d'argent et répond au besoin infantile d'être soigné.

Sur le plan de l'autonomie physique et médicale, les champions sont déjà notre modèle d'avenir. Je suis étonné de voir comment des coureurs d'un niveau intellectuel très moyen au départ arrivent à se connaître après des années d'expérience de préparation aux compétitions : leur intelligence n'est pas scientifique mais expérimentale, elle en apprendrait pourtant beaucoup à de grands biologistes. Pour courir, en effet, il faut être capable de maîtriser son état physique, nerveux, psychique, pour être fin prêt le jour «J» : c'est tout un art. N'opposons pas, évidemment, la science et cette expérience, mais apprenons à chercher et à vivre ensemble pour construire un meilleur avenir de la santé humaine. C'est en ce sens que je repense la perspective de l'évolution selon Teilhard de Chardin : l'évolution spirituelle qu'il voit avec la formation de la noosphère ne pourra, à mon avis, être totale et possible qu'en harmonie avec une évolution biologique réelle, c'est-à-dire concrètement vécue dans une meilleure santé générale de tous. On a beau dire, on a beau faire, le plus grand spirituel ne peut méditer dans un corps rebelle, malade, ou en mauvaise forme. J'ai aussi fait cette expérience : quand je suis en grande forme, j'arrive à animer des réunions, à être attentif à tous, à comprendre facilement, à mettre une ambiance, ce qui est impossible les jours de fatigue. Par suite, pour moi, l'amour des autres et le sens des responsabilités passent par le développement de la forme et la culture d'une bonne santé.

Cultiver sa santé n'est pas chose facile. Il faut de l'intelligence, il faut de la volonté, il faut avoir du courage pour faire ce qui semble impossible ; et

il en faut aussi pour s'empêcher de faire n'importe quoi et même ce qui semble pourtant normal selon les critères courants. C'est difficile par exemple de ne pas manger n'importe quoi, n'importe comment, et c'est terriblement exigeant de savoir «jeûner». Dans le dernier Spiridon, il y a un long article sur la nécessité du jeûne. Je crois que la privation de nourriture n'est pas seulement une question d'hygiène, un bienfait pour le corps. Les femmes, par exemple, se privent pour être plus belles, pour garder une belle ligne. Les chrétiens en Carême, les musulmans pendant le Ramadan, eux se privent pour partager avec leurs frères et aussi pour répondre aux exigences de la Bible et du Coran. Mais pourquoi justement ces exigences religieuses et quels sont leurs rapports avec le bienfait sanitaire ou le jeûne sportif ?

Je crois que la privation vaut pour elle-même en dehors de la perspective d'un partage ou d'une belle ligne à conserver. Se priver, c'est avant tout s'endurcir, se transcender, vivre en-dessus des besoins immédiats trop terre à terre. J'ai essayé de ne pas manger certains jours ou de sauter un repas : c'est dangereux d'exagérer mais de temps en temps ça libère des besoins qu'on juge trop indispensables. Dans ces moments-là, on fait reculer même les limites du besoin physique, on ressent une libération, une plénitude, c'est une autre sorte d'état de grâce, une autre façon de se dépasser. L'exigence religieuse se situe dans cette expérience de libération, plus même que l'apprentissage du partage. Le corps qui s'élève comme le corps qui se prive sont bien une condition nécessaire de la progression spirituelle en même temps que celle du développement de la santé.

Toutes ces théories peuvent sembler dangereuses, difficiles, exagérées : quand on regarde la joie de vivre de ceux qui les observent dans la pratique quotidienne, on trouve alors les raisons et le goût pour s'y mettre aussi : tout est dans le visage rayonnant des champions et de ceux qui vivent sans mesurer leurs efforts.

Mais cette santé physique et spirituelle est aussi une manière de se comporter et d'aborder la vie : ce n'est pas seulement un état ou une condition. Avoir la santé veut dire encore «avoir de l'audace, avoir du culot». Un champion comme Jazy est l'exemple type de ces hommes qui ont une telle «santé» qu'ils défient le sort. Ils ne se tâtent pas, ils ne calculent pas pour voir s'ils vont gagner ou perdre, ils «y vont», comme s'ils allaient jouer : et ils jouent en effet ! Je n'aime pas les jeux et l'éducation par le jeu, à moins que ce ne soit cette naïveté qui s'élançe, ce courage qui croit à l'impossible, cette foi qui transporte les montagnes comme dans les jeux où les enfants se voient rois, seigneurs, en Amérique, aux Indes, en avion, en bateau ou partout à la fois. Le vrai champion est un enfant qui joue, qui donne sans calcul, ou qui calcule sans raisonner : il défie l'impossible ! Ce n'est pas la bêtise des joueurs du tiercé qui croient défier la chance mais tombent dans le pire esclavage : celui de la foi au hasard. J. Monod a écrit «Le hasard et la nécessité». Éternel problème : Qu'est ce que le hasard ? Le hasard n'existe pas, c'est l'ignorance des lois. La nécessité existe, c'est la reconnaissance et l'étude des lois. La chance existe, c'est la foi de celui qui joue avec lui-même, c'est l'ouverture à l'impossible de celui qui veut défier même le raisonnable connu ou la nécessité encore ignorée. La chance c'est le fruit de la volonté qui a de l'audace et qui fait la vérité qu'on ignorait jusqu'alors. Jazy n'a pas «eu» de la chance, il a «tenté» sa chance : il a gagné, il a perdu mais il n'a pas eu peur : il avait «la santé», l'audace, c'est cela un vrai champion. Le champion est un

joueur, voilà pourquoi il est attirant et voilà pourquoi il ne dissipe pas la tristesse, la morosité, mais rayonne la fête, la joie, la vie.

Quoi d'étonnant si le joueur des terrains l'est aussi dans la vie, et qu'on dit alors de lui : «c'est un bon vivant». Robert Bogey nous a souvent parlé des soirées joyeuses, des repas ou sorties animés avec Michel Jazy et les autres vrais champions. On peut être sérieux tout en étant bon vivant, c'est même par ce biais-là que l'amateur trouve une compensation sociale au temps «perdu» à s'entraîner. Si nous n'avons plus de brillants résultats en France ou pas assez, n'est ce pas à cause de cette ambiance perdue et de ces vivants devenus tristes ? Un athlète se surpasse toujours quand il est devant son public parce qu'alors entre lui et les siens passe un fluide nouveau, supplémentaire : celui de l'amitié, celui de la vie heureuse vécue ensemble, celui du rayonnement partagé. S'il y avait plus d'ambiance dans nos stades, les champions seraient portés, les résultats seraient meilleurs, et grâce à la communion sportive, une communion humaine grandirait dans la société : tout le monde serait gagnant.

Où trouver ce soleil du monde, cette lumière de la société, ce visage rayonnant qui créera l'ambiance d'une civilisation nouvelle ?

Où trouver le dynamisme, la science et le courage pour nous faire une vraie santé personnelle et collective ?

Qui nous donnera la vie de l'homme vivant et nous fera ensemble des bons, des vrais vivants ?

IV – Méditation.

Le visage transfiguré.

Aussi loin que pouvaient remonter les mémoires d'homme toutes envahies de brume, il n'y avait plus rien : plus de roseaux à faire plier, plus d'arbres à arracher, plus de prés à conquérir, plus de blés à moissonner, plus de routes à suivre, plus de pasteurs à écouter ; morte était la vie et finie l'espérance.

Les enfants disaient : «je ne veux plus jouer» ; les adolescents criaient : «tout nous est indifférent» ; les jeunes fermaient les yeux devant l'avenir bouché, leurs maisons aux volets clos ne chantaient même plus la joie d'aimer.

Les adultes s'étonnaient de la vie qu'ils avaient transmise, l'image de la société qu'ils avaient construite leur donnait l'envie de ne plus y penser.

Les vieillards fatigués attendaient que sonne leur heure, le passé ne les faisait plus frémir car leurs labours étaient tout saccagés.

Les prophètes chantaient mais pour faire oublier, certains rêvaient d'un ailleurs mais personne n'y allait.

Et puis un jour pourtant si semblable aux autres, tout aussi triste et tout aussi pesant, est arrivé un homme, semblable aux autres hommes, tellement semblable que nul n'y faisait attention.

Cet homme s'est mis à parler dans notre langue un tout autre langage, il s'est mis à marcher et dans nos cœurs il a fait de suite jaillir un autre sang de vie. Nos corps ont vibré et se sont mis à le suivre. Il a ouvert nos oreilles, nous avons écouté ; le monde entier chantait dans les oiseaux une musique qui nous portait là-haut.

Il a ouvert nos yeux, nous avons regardé : les prairies et les champs défilaient sous nos pas et devenaient notre seconde vie.

Il a libéré nos cœurs, nous avons osé : Pourquoi pas nous ? Pourquoi pas cette marche ? Pourquoi pas cette course ?

Il a sauvé nos corps : nous les avons reçus ! Enfin nous étions bien dans notre peau.

Nous avons commencé, grandi, peiné, trébuché, souffert, douté, mais chaque fois il nous a fait repartir. Un soir pourtant nous avons cru : c'est fini ! Les épines étaient plantées dans nos pieds ; le malheur avait frappé nos têtes endolories ; les applaudissements d'hier devenaient des risées ; nous étions là, par terre, les bras en croix.

Et puis, pourquoi ? Comment ? Une fois de plus le printemps a jailli de l'hiver. Ce jour-là, la lumière ne fut pas comme celle des autres jours.

Et le jour lui-même semblait nous apporter autre chose, semblait signifier autre chose qu'un nouvel hier. Ce jour était comme l'espoir jailli du fond de l'humanité, un espoir perdu, enfoui, oublié et soudain retrouvé.

Des mots nouveaux sortaient de nos lèvres, des choses nouvelles se modelaient dans nos doigts, des sensations infiniment pures surgissaient de nos corps, une vie sans pareille éclatait de partout, rien, plus rien ne serait comme avant.

Notre visage triste s'éclairait de nouveau ; notre gloire fanée reflourissait en tous ; notre regard morne s'illuminait aux quatre horizons !

L'image de la terre se baignait dans la mer, mais la mer lui renvoyait le sourire du soleil. Et l'homme s'y plongeait : enfin avec ses frères il rejoignait l'eau et la flamme du ciel en un même et unique mouvement. Son visage rayonnait : le corps du monde humain était transfiguré et sa lumière touchait à l'infini.

V – Théologie de la grâce.

Si des champions connaissent la gloire et ont des « états de grâce », que peut retirer le théologien de cette expérience, de cette vie, quel est le contenu de cette expression ?

Un coureur qui a la volonté trouve la foi, un état qu'il ne saisit pas bien, mais qui est une force le relançant à chaque fois sur les terrains et dans la vie.

Un champion qui a cette volonté, cette foi et en plus la « classe », le talent, le don inné, trouve, lui, « l'état de grâce » : il voit de près, il touche, il ressent, il vit, il rencontre ce que le coureur anonyme « pressent » seulement, sans le connaître et le voir face à face.

La foi et l'état de grâce sont donc les deux pôles d'une même réalité, qui s'exprime plus ou moins bien chez les seconds ou chez les premiers. L'état de grâce révèle mieux ce que tout le monde attend. La foi est moins signe de cette rencontre, moins manifeste, mais en un sens elle est plus admirable, plus méritoire, plus permanente et comprend peut-être mieux la réalité dans sa profondeur.

C'est ce qui distingue le prêtre et les laïcs : tous ont la même volonté de toucher la réalité de Dieu, mais un prêtre a plus la « classe », un don spécial, un talent donné pour exprimer et révéler ce que le monde attend et pressent.

Le laïc lui, a plus le mérite, le travail, la noblesse humaine, la permanence de la foi ; il comprend donc peut-être mieux la réalité profonde de Dieu dans le quotidien et la vie concrète.

Le prêtre n'est donc pas supérieur au laïc sur le plan de la foi mais il l'est sur le plan de «l'état de grâce», de la capacité à manifester visiblement le dieu que tout le monde ressent plus ou moins bien. Le prêtre est supérieur sur le plan de la signification, de la manifestation, non sur le plan des valeurs chrétiennes.

On pourrait dire aussi que le prêtre manifeste «l'état de grâce» tandis que le laïc montre l'enracinement de cette grâce.

Je maintiens donc l'idée, peu démagogique aujourd'hui, que les prêtres sont un don, un «talent», une «classe» qui vient d'en-haut et que c'est cela la vocation. Mais je soutiens aussi l'idée, plus répandue aujourd'hui, que personne n'a le monopole de la vie chrétienne, qu'il n'y a pas des spécialistes professionnels de Dieu, mais seulement des «amateurs» de part et d'autre, et que les vrais champions de la foi vécue sont souvent du côté des laïcs.

Mais comment comparer la grâce divine avec la grâce physique des champions ?

L'infini, l'absolu, la plénitude que ressentent les sportifs qui se transcendent ont-ils un rapport avec l'infini, l'absolu, la plénitude, le mystère de Dieu ? Il serait dangereux de récupérer les champions tout de suite, mais il serait anormal de ne pas leur proposer une concurrence, celle que j'ai défendue auparavant. Ce serait en tout cas les mépriser que de ne pas leur dire : je vois un lien et j'ose vous affronter au nom de mon expérience. Pour moi, en effet, Dieu est bien le nom propre de cette plénitude, de cette transcendance qu'on ressent et qui fait dire :

«J'ai toujours retrouvé cette sensation dans les courses longues. Il est difficile de dire ce qui ne peut que se ressentir et c'est presque impossible à communiquer à des gens qui n'ont jamais eu ces sensations. Chez moi, cet état ne peut se produire qu'après une douzaine de kilomètres, lorsque l'organisme est très chaud ; on a alors l'impression de ne plus faire aucun effort, de n'avoir plus besoin de commander les jambes, d'être capable d'aller beaucoup plus vite et de ne plus pouvoir s'arrêter. C'est un état de parfait équilibre, qui permet une libération du corps et de l'esprit, et dans ce sens on peut dire qu'on atteint un certain absolu»*

Oui, Dieu est bien l'absolu, l'infini, la joie ! Mais la grâce humaine ne devient grâce divine que quand elle est vécue et reconnue comme relation avec une personne vivante. Je reprends l'exemple sportif : quand la grâce d'un champion est reconnue par un public, le fluide passe et crée «l'ambiance», la communion entre la foule et cet homme.

Quand la grâce de Dieu est reconnue par l'homme, le fluide divin passe, la relation se crée entre Dieu et l'homme, une communion personnelle s'établit : c'est cela la grâce divine.

Pour exprimer et célébrer cette communion, pour en faire une ambiance entre un public, une communauté et des individus, le prêtre célèbre la grâce de Dieu, il la révèle, la manifeste comme un don venant d'en-haut et unissant tous les croyants.

Comment trouver cette grâce divine ? Je crois que c'est impossible si on se contente de prier, de lire la Bible, sans en même temps chercher à être homme. La foi en Dieu suppose la foi en l'homme. A partir du moment où on croit que la grâce divine est un don, on ne peut rien faire sinon l'attendre.

**Odile Lévêque*

Seulement attendre ne veut pas dire être passif ; il faut au contraire préparer le terrain, se mettre en condition, en santé, en forme, c'est à dire aller vers la transcendance, et cela sur tous les plans de la vie ; il faut pour attendre la grâce, se dépasser dans tous les domaines. Même l'enfant doit en même temps que le catéchisme devenir à son niveau un homme, c'est à dire apprendre à affronter la réalité et les difficultés de la vie, sinon son catéchisme sera de belles histoires pieuses.

A côté de cet effort de préparation et de mise en condition, personne ne trouvera la grâce si, en plus et surtout, il ne rencontre pas des «témoins». Dieu, dans la Bible, ne vient pas du ciel directement, mais passe toujours par des témoins qui confirment l'authenticité de la grâce que certains imaginent être celle de Dieu. Parallèlement à la recherche personnelle, à l'affrontement avec la transcendance, il faut oser se confronter aux témoins reconnus, établis, en l'occurrence les représentants officiels de l'église. Là aussi, il s'agit d'une nouvelle adversité : Dieu est un concurrent de l'homme, il faut le rejoindre dans la course de la vie et buter contre lui pour s'élever dans sa grâce. Mais pour être sûr d'être dans la bonne course, il faut oser se «confronter» à d'autres concurrents éprouvés, «confirmés». Il n'y a pas de grâce divine sans cette médiation d'un peuple de frères concurrents.

VI – Affrontement de l'athéisme.

Depuis le siècle des lumières, l'athéisme a fait son chemin. Dans l'antiquité, il n'y avait pratiquement pas d'athées ou tout au moins officiellement. La plupart des gens croyaient aux dieux ou devaient y croire. L'athéisme vrai date du XIX^{ème} siècle et il est devenu comme je l'ai expliqué plus haut un anti-théisme : non contents de ne pas croire en Dieu, certains hommes ont lutté contre l'idée de Dieu pour la détruire sous prétexte qu'elle aliénait l'homme. Dieu était dangereux pour la grandeur de l'homme.

Feuerbach fut peut-être le premier à militer contre Dieu en lui reprochant d'être la projection à l'infini du désir humain d'être protégé, idéalisé, agrandi, de n'être que l'image de l'homme projetée dans l'absolu. Dès lors, pour que l'homme redevenue lui-même, il faut qu'il retrouve son image en lui et qu'il se construise seul.

Marx voyait en l'idée de Dieu l'opium poussant à la résignation, la consolation présente et future de l'homme aliéné. Dès lors la religion augmentait encore cette aliénation puisqu'elle la justifiait au lieu d'inviter à se dresser pour une libération sociale.

Sartre, lui, pensait que l'idée de Dieu était contradictoire avec l'idée de l'homme, puisque l'homme veut la liberté absolue : si Dieu existe, il contredit cette liberté absolue, la limite par sa présence, Dieu est donc une idée absurde.

Les psychanalystes athées prolongent toutes ces thèses pour dire que Dieu c'est l'illusion, le phantasme, le rêve des gens qui restent infantiles au lieu d'affronter la réalité de la vie et les blessures du réel. C'est l'illusion de ceux qui ont encore besoin d'un super-père protecteur et consolateur.

Tous ces athées ont raison parce que ce qu'ils critiquent, c'est l'idée de Dieu et que Dieu n'est pas idée, mais vie, histoire, dynamisme, grâce. Ils ont raison aussi parce que ce dont l'homme a besoin c'est d'un adversaire

et d'un concurrent qui viennent d'en-haut, et non d'un produit de l'esprit ou de l'imagination. Après la critique athée, le seul dieu qui soit acceptable, c'est celui d'une révélation venant d'ailleurs non de l'homme, c'est celui d'une grâce surgissant dans l'effort humain de dépassement, c'est celui qui vient affronter l'homme pour le faire grandir, non pour le remplacer. Mais comme ce dieu tout-puissant risque d'écraser l'homme puisque ses forces sont disproportionnées, si Dieu est un bon adversaire il doit se mettre à la portée, au même rang que les hommes, comme dans une course où tous les concurrents sont égaux et sur la même ligne de départ. Si Dieu est grâce et bon adversaire, il a besoin d'intermédiaires qui le représentent, sinon par lui-même il écraserait tout le monde. Telle est l'histoire de la Bible et du christianisme : la grâce de Dieu descend et vient par des intermédiaires et même par des corps vivants : c'est le sens de «l'incarnation» de Dieu en Jésus-Christ, et de «l'incarnation» de la grâce dans l'église, ses institutions, sa tradition, ses témoins, ses dogmes, ses sacrements. Par toute cette descente de Dieu dans l'humain et le concret, nous avons maintenant la possibilité d'un corps à corps avec lui, loyal, égal et sûr de produire des fruits.

Méditations.

La Mort

Qui nous a dit que nous n'étions plus les mêmes ? Qui nous a dit que nous étions mornes et aigris et que notre voix de plus en plus se rapprochait de l'aboïement ?

Qui nous a dit qu'il ne faisait pas bon nous fréquenter à cause de l'énerverement suintant de nos attitudes et du venin tombant de nos paroles ?

Qui nous a dit que le plus clair de notre temps se passait à gémir, sur les enfants qui échappent à l'autorité, sur les parents qui nous empêchent d'être libres, sur les travailleurs qui ne font plus rien, sur les gouverneurs qui font semblant d'être sérieux, sur les religieux qui s'adorent eux-mêmes, sur les groupes qui éclatent en futilités, sur les civilisations qui tombent en ruines, sur... ?

Qui nous a dit que nous nous dépensions à nous plaindre, à renâcler, à saccager, à exiger, et que le sourire s'était enfui de nos lèvres définitivement serrées en un trait dur et acerbe, sans espoir et sans désir de changer ?

Qui nous a dit que notre regard restait cloué au sol, rivé à la pierre et à la boue, pataugeant dans notre misère qui nous sert de chemin et d'appui ?

Qui a clamé que nous étions des incapables et qu'il nous était impossible de regarder ailleurs, où les hommes souffrent et espèrent ?

Qui a osé parler ?

Et si c'était vrai : et si cette voix avait raison ?

La Vie

La vie n'est pas une pierre qui s'effrite jour après jour, mais un marbre informe que je sculpte chaque jour jusqu'à l'instant précis où surgit mon vrai visage d'homme.

La vie n'est pas un ressort qui s'use mais une personne qui se crée et s'élève chaque jour.

La vie n'est pas un long vieillissement mais un continuel rajeunissement ; elle n'est pas un lent pourrissement mais un perpétuel enrichissement car chaque jour peut apporter une clarté nouvelle, une compréhension plus grande, une expérience plus large, un amour plus pur, une joie plus exaltante, un dépassement plus infini.

La vie n'est pas un jour qui décline mais une aurore qui se lève.

Et l'histoire de la vie n'est pas l'histoire de la mort mais de l'homme qui naît, grandit, surgit, combat, gagne, triomphe, fait triompher et illumine le monde comme un feu d'artifice !

L'homme du matin

«Je crois que demain verra le jour, que demain sera lumière, après tant de temps d'attente, tant d'espoirs cachés, à peine murmurés du bout des lèvres, touchés du bout des doigts, après tant de fêtes étouffées, tant de cris morts avant d'être nés.

Je crois que nos yeux s'ouvriront enfin, je crois que naîtront tous les regards des hommes et que le monde entier sera cet œil grand ouvert sur l'aurore de la terre.

Je crois cela alors même que tout tremble et que tout disparaît, alors même que la nuit me semble éternité, et que nos mains se tendent pour étreindre le vide, que l'écho de nos pas se perd dans le silence»*

Je crois que cette nuit se dissipe peu à peu dans l'espérance qui pointe à l'horizon ; l'aube flamboie déjà d'un rayonnement divin ; les étincelles de vie tombent sur nos terres asséchées ; le ciel s'allume au sommet des montagnes ; le chant du coq réveille nos corps engourdis.

Des pas !... Des pas se traînent, piétinent, marchent, vont vite, courent, s'envolent...

Cent, mille, des milliers, l'humanité se réveille et part à l'appel de la vie.

Le feu du soleil est maintenant tombé sur la terre.

L'immense foule des hommes s'est embrasée d'énergie.

Tous, oui tous s'y mettent pour rayonner eux-mêmes cette gloire du ciel tombée dans notre temps.

Le visage de l'un devient le reflet des autres,

Le visage de tous reflète la lumière,

La joie éclate comme le printemps du monde,

La gloire enveloppe l'univers d'une nuée d'argent,

Tous s'y baignent, s'y plongent, renaissent :

Un nouveau monde est né et le jour est levé.

L'Infini

«Tôt ou tard, le coureur s'interroge : pourquoi tant d'efforts, d'entraînements, de sacrifices ? Aux yeux du profane, tout cela peut paraître ridicule. Mais le «pratiquant», même s'il n'en a pas clairement conscience, sait que cela répond à un besoin profond : plus que le maintien d'une bonne forme

**F. Chagneau*

physique, plus que la détente ou l'exploit, plus que la renommée ou l'adversaire (à battre), plus que le goût de l'effort gratuit ou de la solitude austère, plus que le contact avec la Nature (toutes choses qui aident l'homme à se trouver et à s'exprimer), l'athlète cherche à se dépasser. Il veut savoir jusqu'où il peut aller, il met au défi ses propres forces et tâte ses limites. Dans cet humble et quotidien affrontement de soi, il connaît sa grandeur et goûte sa noblesse ; il éprouve en même temps sa fragilité et sa faiblesse. Il constate que, pour libérer ses énergies, les déployer, il doit se libérer de beaucoup d'entraves, d'esclavages, de superflus (tabac, TV, nourriture excédentaire, alcool, sexualité incontrôlée, etc...).

A mesure qu'il s'affine, il s'aperçoit que ses progrès ne sont pas seulement dus à une judicieuse alimentation, à une technique poussée, mais tout autant (sinon plus !) à un excellent moral. Celui-ci résultant de l'action de la volonté sur le caractère, mais aussi de l'environnement humain (qui dira la puissance de l'encouragement et de l'esprit d'équipe ?).

Peu à peu il découvre dans l'acte de courir une image synthétique de la vie, de sa propre vie. Toute vie n'est-elle pas une course, avec ses départs, ses accidents de parcours, ses souffrances et, toujours, cette joie d'arriver au but ! Par son expérience, le coureur sait que la vie est orientée (mais non déterminée d'avance), qu'elle a un sens, une origine et un terme. Qu'elle a aussi ses lois, ses exigences.

Finalement, cet homme, cette femme, en vivant intensément, profondément, se spiritualise : il habite plus consciemment son corps, il l'aime, le respecte, l'éduque comme l'instrument privilégié de son devenir spirituel. Il s'achemine vers la compréhension de sa destinée. A l'heure de la maturité – quand il s'est forgé une forte personnalité, ouverte à tout ce qui est « plus grand que lui » – il peut arriver au seuil d'une vie spirituelle vraiment surnaturelle. Par laquelle Dieu, ne lui est plus étranger, mais familier, suprêmement intime.

S'il est assez présent à lui-même (un coureur est toujours recueilli dans son effort : la modestie de son regard, tout tourné vers l'intérieur comme s'il voulait éviter toute dispersion d'énergie, est extrême), il pourra, s'il est attentif à ses profondeurs et si la grâce lui est donnée, percevoir Dieu comme Créateur, Source de son énergie, Souffle de son souffle, Élan vital prodigieux, inépuisable, animant toutes choses de sa Présence Infinie»*

« La Vision »

«C'est le visage transfiguré du maître qui attirait et captivait toute mon attention.

Vous avez vu souvent la nuit certaines étoiles changer leur lumière, tantôt perles de sang, tantôt violettes étincelles de velours. Vous avez vu aussi courir les teintes sur une bulle transparente... Ces innombrables nuances de majesté, de suavité, d'attrait irrésistible se succédaient, se transformaient, se fondaient les unes dans les autres, suivant une harmonie qui m'assouvissait pleinement...

**Gilles Van Den Brauden
Spiridon – Juin 1974*

Et toujours, derrière cette surface mouvante, la supportant, la concentrant aussi dans une unité supérieure, flottait l'incommunicable beauté du Christ... Encore, cette beauté-là, je la devinais plus que je ne la percevais : car, chaque fois que j'essayais de percer la nappe des beautés inférieures qui me la cachaient, d'autres beautés particulières et fragmentaires s'élevaient, qui me voilaient la vraie, tout en me la faisant prévoir et désirer.

Tout le visage rayonnait ainsi, suivant cette loi. Mais le centre du rayonnement et du chatolement était caché dans les yeux du portrait transfiguré...

Une grande et virile majesté emplissait son regard, analogue à celle qui se lit dans les yeux d'un homme très courageux, très raffiné, ou très fort, incomparablement plus hautaine cependant et plus délicieusement subie.

Ce scintillement de beautés était si total, si enveloppant, si rapide aussi, que mon être, atteint et pénétré dans toutes ses puissances à la fois, vibrât jusqu'à la moelle de lui-même, dans une note d'épanouissement et de bonheur rigoureusement unique.

Or, pendant que je plongeais ardemment mon regard dans les prunelles du Christ, devenues un abîme de vie fascinante et embrasée, voici que, du fond de ces mêmes yeux, je vis monter comme une nuée, qui estompait et noyait la variété que je viens de vous décrire.

Une expression extraordinaire et intense s'étendait peu à peu sur les diverses nuances du regard divin.

Et je restai confondu.

Il m'était impossible de dire si cette expression finale trahissait une indicible agonie ou un excès de joie triomphante...*»

**Teilhard de Chardin*

2^{ème} PARTIE

| | |
|---|----|
| La course des champions internationaux | 23 |
| CHAPITRE III | 25 |
| . Pierre LIARDET | |
| I – Le souffle de la liberté | |
| II – Nature et liberté | |
| III – Le paysan, la nature, l'homme libre | |
| CHAPITRE IV | 33 |
| . Robert BOGEY | |
| I – Le rictus de la souffrance et de la fête | |
| II – Appel mystique à notre temps | |
| La course folle du bonheur | |
| III – Le mouvement du corps et l'évolution du monde | |
| IV – Le mouvement de la foi | |
| et l'entraînement du troupeau | |
| CHAPITRE V | 41 |
| . Johannès PALLIERE | |
| I – Le combat des résistants | |
| II – La morale de l'affrontement | |
| et de la compétition | |
| III – La morale de la résistance et la loi de l'adversité | |
| IV – L'éducation physique, morale, spirituelle | |
| et l'illusion des méthodes modernes | |

- V – La voix des maîtres
- VI – La voix de l'histoire
- VII – La compétition des classes
- VIII – La voix de Dieu et la voix de l'ennemi
- IX – «Relève la tête»

CHAPITRE VI 57

. Sylvain CACCIATORE

- I – L'avenir des travailleurs
- II – Le travail
- III – Les conquérants de l'inutile
- IV – Avenir de l'homme

CHAPITRE VII 65

. Daniel YVRAI

- I – Le sacrifice de l'agneau
- II – La foi
La vedette et le champion
- III – Une lettre pour redonner la foi
Réponse à la lettre
- IV – Histoire de la foi en l'homme autonome
- V – Etre prêtre à l'école des champions
- VI – De l'arbre de la mort à l'arbre de la vie

CHAPITRE VIII 85

. Michel JAZY

- I – La grâce et le visage rayonnant
- II – L'idole et le champion
- III – La santé des vivants
- IV – Le visage transfiguré
- V – Théologie de la grâce
- VI – Affrontement de l'athéisme
La mort et la vie
L'homme du matin
L'infini
La vision